

La CARDINAL et la MÉDÉE



Marie Cardinal.

STÉPHANE LÉPINE

LES HELLÉNISTES vont en perdre leur grec, mais les spectateurs montréalais vont assister au « retour du tragique ». Une partie de la salle va crier à la trahison (« On assassine Euripide ! »), l'autre va hurler de douleur ou, tout au moins, sortir discrètement un mouchoir. Marie Cardinal vient de traduire la *Médée* d'Euripide. « Aujourd'hui, on ne tue pas de la même façon, on ne hurle plus pareil; de nos jours, la foudre se fait prendre par les paratonnerres, et les passions sont des maladies. » Aussi la Cardinal a-t-elle décidé de ne pas respecter la métrique et la forme (renversante de modernité et d'efficacité mais à peu près intraduisible) et d'essayer plutôt de traduire son désir, son tempérament qui sont, en fait, ceux du personnage de Médée. Car Médée et Cardinal sont des sœurs. Elles sont le fruit d'une même terre, d'un même soleil, d'une Méditerranée sauvage, impudique, difficile à domestiquer, proche des commencements. Je le sais, je les ai rencontrées toutes les deux la semaine dernière : l'une en relisant les piè

Suite à la page C-4

□ Un pays normal, donc toujours à refaire

CLÉMENT TRUDEL

À QUOI peut ressembler *Le Québec depuis 1930* raconté en 728 pages (tome II de l'*Histoire du Québec contemporain*, éditions Boréal) ? C'est un vaste triptyque intitulé « Crise et guerre », « À l'ombre de Duplessis » et « Sous le signe de la Révolution tranquille »; une fresque détaillée sur la montée de l'État-Providence et sur le ferment de contestation que les différents *new deals* proposés suscitent.

Il y a ici le profil d'une société « normale », rarement unanime, aucunement monolithique, où l'on aurait tort de croire à la soudaineté de la révolution dite tranquille (Mgr Paul-Émile Léger paraît conservateur par rapport à son prédécesseur Charbonneau, mais il a pu camper des idées dites « progressistes », quoique le projet d'un ministère de l'Éducation ait provoqué chez ce prélat une tentative de freinage). Les mots « constitution », « autonomie » et « langue » enflamment sporadiquement les orateurs qui ressemblent chez nous à des frères ennemis. On n'a qu'à mesurer l'énergie dépensée à lutter contre les empiétements réels ou supposés du gouvernement « national » (les guillemets sont voulus par les auteurs, mais l'absence des guillemets à *national* aurait signifié, pour beaucoup, une autre forme de parti pris, rétorquent-ils).

La question linguistique est l'une des causes de la défaite du gouvernement en 1970 — loi 63 — et en 1976 — loi 22 — mais l'on ne doit pas chercher dans ce livre un compte-rendu détaillé des débats ou des querelles, même pas en ce qui a trait à la loi 101 (la Charte de la langue française). Le texte est parsemé de pierres d'attente qui peuvent mener à certaines frustrations : j'ai noté, par exemple, qu'on expédie (p. 646) en 14 lignes « l'action terroriste » du FLQ, dans un chapitre sur le renouvellement des partis (!), après les sept lignes et la photo de la page 400 (hélicoptère de l'armée devant le Palais de justice); éloquent mais un peu court, me dis-je !

Le mouvement des femmes depuis 1960 a droit, quant à lui, à onze pages et à trois photos (chapitre 42), dont l'une tirée de la pièce à scandale *Les Fées ont soif*, qui mobilisa à l'époque contre elle les nostalgiques de la censure et du dirigisme. À bien scruter, on trouvera, certes, des lacunes, comme l'absence de dates précises pour des événements clés, sans doute pour ne pas alourdir une publication déjà saturée de statistiques.

Cette société canadienne-française, de plus en plus québécoise et désireuse de s'afficher comme multi-ethnique, a des retards à combler. En 1937, 17 des 26 bibliothèques publiques étaient anglophones, et les réticences étaient nombreuses face à l'obligation de fréquenter l'école jusqu'à 14 ou 16 ans. Le Québec est en quête d'équilibre; on y palpe la fragilité des acquis d'une majorité francophone qui s'ouvre au monde. Le livre ne masque pas les courants inquiétants du fascisme et de l'antisémitisme, pas plus que la persécution



Trois des quatre auteurs du *Québec depuis 1930*, paru récemment aux éditions Boréal : Jean-Claude Robert, François Ricard et Paul-André Linteau, lors de leur passage au DEVOIR. Le quatrième membre de l'équipe, René Durocher, était absent lors de l'entrevue.

Le Québec depuis 1930

des tenants d'idéologies de gauche, dans les années 30 et tout au long du règne duplessiste. Le Québec est à même d'édifier une culture originale, possédant son dynamisme propre grâce, notamment, à sa génération du *baby boom*, une culture qui se dégage peu à peu de ce que les élites traditionnelles voudraient qu'elle fût (il y a eu les téléthéâtres, les heures du concert de Radio-Canada, mais également la Bolduc et les *Fridolindes*).

On a, dans ces pages, un précis des étapes qui annoncent la modernisation des institutions : grand impact des élections de 1962 qui décident de la nationalisation des sociétés d'électricité; création d'une Caisse de dépôt et de placements et de la Société générale de financement, etc. On se rend également compte de la montée fulgurante de la télévision : en huit ans, elle réussit à pénétrer chez 90 % des Québécois et bouleverse les données sur les influences qui pouvaient être dominantes 10 ans auparavant. Il y a belle lurette alors que la ville est omniprésente, que les ruraux s'identifient aux mêmes rêves et aux mêmes divertissements que les citadins.

Les auteurs signalent que la région de Montréal a mis trois siècles à atteindre son premier million d'habitants, et trois décennies à rejoindre

son deuxième million.

On a eu tendance à « surestimer la méconnaissance des Québécois face à la société américaine » et à ses valeurs, estime l'un des auteurs, Paul-André Linteau. Les quatre signataires (Jean-Claude Robert, René Durocher, François Ricard et M. Linteau) peignent l'inéluctable montée des laïcs dans l'enseignement et dans les services sociaux, le clergé n'ayant plus l'effectif suffisant pour encadrer toutes ces « œuvres » dont il a la charge.

Le deuxième tome de l'*Histoire du Québec contemporain* a mis sept ans à naître. Le premier a paru en 1979 : il couvrait les 73 années qui vont de la Confédération à la Crise. Les données de nature économique y sont fouillées et abondantes, formant la trame de variations sur les avances et reculs d'un Québec tantôt inhibé par la récession, tantôt atteint d'une boulimie de consommation. Ce monde, malgré la guerre déclarée à la pauvreté, est loin d'être égalitaire : un bon quart de la population s'y maintient dans une tranche de revenu qui l'accule au seuil de pauvreté et ce, malgré l'optimisme des discours officiels. L'équipe de Boréal concède volontiers que la dé-

Suite à la page C-7

Les grands tabous du petit écran



Famille traditionnelle et famille éclatée : en haut, *Les Plouffe*, en 1956 (de g. à d., Denise Pelletier, Pierre Valcour, Paul Guèvremont et Amanda Alarie); ci-dessous, *Peau de banane*, en 1986 (de g. à d., Yves Corbeil, Sébastien Tougas, Marie-Michèle Desrosiers, Marie-Soleil Tougas et Louise Deschâtelets).



PAUL CAUCHON

IL Y EUT une époque où les fictions télévisées présentaient un monde rose bonbon : tout le monde était gentil et solide comme maman Plouffe, ou méchant comme Séraphin. Pour savoir ce qui se passait dans le vaste monde, pour comprendre l'évolution des mœurs, il fallait écouter les informations. Dans les téléromans, on ne baisait pas, on ne prenait pas de drogue, personne ne se faisait avorter, personne ne manifestait sur une ligne de piquetage, le divorce était à peine toléré, et le nègre ou le chinois étaient des personnages exotiques vaguement dangereux.

La situation a-t-elle changé ? Avec beaucoup de retard, les fictions télévisées ont commencé, ces dernières années, à mettre leur montre à l'heure. Timidement. Personne n'a vu encore de téléroman mettant en vedette un homosexuel non caricaturé. Personne n'a encore vu l'histoire d'un gang de jeunes sur le b.s. cherchant désespérément un emploi, ou une série dans un centre d'accueil pour personnes âgées.

La télévision est-elle en retard, en avance, ou suit-elle bien l'évolution de la société ? Y a-t-il des sujets tabous ? La question mérite d'être posée, particulièrement cette année où la série *Lance et compte* fait grand bruit avec son langage plutôt vert et ses histoires de couchette.

Cette série n'est pas la seule à faire du bruit. *L'Or du temps* présentait, en début de saison, des riches bourgeois sniffant allégrement de la coke. *Le Temps d'une paix* a fait part d'un viol : les problèmes d'alcool sont abondamment abordés depuis une couple d'années (*Race de monde*, personnage alcoolique d'Angèle Coutu dans *Une vie*, etc.) et Radio-Québec a présenté des sujets très difficiles de façon audacieuse (séries sur l'inceste, sur les enfants battus). Certains diront qu'il n'y a rien d'audacieux là-dedans, et qu'il s'agissait simplement de rattraper le temps perdu...

« Actuellement, les normes sont en évolution, mais c'est très difficile de les repérer ! » C'est Pierre Gauvreau qui parle, l'auteur du téléroman le plus populaire du petit écran, *Le Temps d'une paix*. « Je pense qu'on assiste actuellement à une libéralisation générale, ajoute-t-il. Mais on a toujours des contraintes liées au médium. Par exemple, si une situation très violente ou excessive revient à toutes les semaines, elle devient vite exaspérante, il faut la régler rapidement. Une série hebdomadaire doit traiter les problèmes de

Suite à la page C-6

CHRISTINE OCKRENT

NATHALIE PETROWSKI

ELLE EST petite, menue, effacée. Le contraire de ce que j'imaginai. Ainsi en est-il des grands de l'actualité. On les voit immenses à travers la lorgnette du petit écran, on les retrouve rétrécis dans la vraie vie. Ils sont toujours fascinants, mais quelque peu absents, comme si la pâleur de l'éclairage ambiant les rendait transparents.

Lorsque Christine Ockrent est apparue dans l'embrasure de la porte, je ne l'ai pas reconnue. Petit tailleur bourgeoise, visage aux traits tirés, cheveux blonds légèrement décoiffés, était-ce bien elle, la « reine Christine », image de la dignité incarnée, « top vedette » de l'information française que des millions de téléspectateurs ont retrouvée tous les soirs, pendant quatre ans, à l'heure du journal télévisé ?

Était-ce la même femme, dont la démission, il y a un an et demi, faisait la Une de tous les quotidiens français et les couvertures glacées des magazines ? Elle, dont on a retrouvé le visage racé sur tous les autobus de Paris annonçant son retour tous les matins sur RTL ? Et elle, à nouveau, sur la couverture d'un livre au côté du numéro un des services

Suite à la page C-9

□ Dans le secret des reines



Christine Ockrent.

Photo Jacques Grenier

Laurent Mailhot
Pierre Nepveu
La Poésie
québécoise

ANTHOLOGIE



TYPO

LA POÉSIE QUÉBÉCOISE ANTHOLOGIE LAURENT MAILHOT ET PIERRE NEPVEU

- Voici enfin en livre de poche la monumentale anthologie de La Poésie québécoise.
- Un panorama de La Poésie québécoise des origines à nos jours.
- Une anthologie très attendue, indispensable, enfin disponible.
- « Qu'on imagine la fin d'une anthologie poétique québécoise et ce sera la fin d'un peuple, d'une culture nationale. » Gilles Hénault, Estuaire, no. 40-41, 1986



L'HEXAGONE

POÉSIE
COLLECTION DE POCHE TYPO

DIFFUSION: QUÉBEC LIVRES

Laurent Mailhot
Pierre Nepveu
La Poésie
québécoise

ANTHOLOGIE



TYPO

LE DEVOIR CULTUREL

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

AMÉRIQUE

André Kaspi, *Les Américains*, 2 tomes, Points/histoire, H89 et H90, 697 pages. André Kaspi, professeur à la Sorbonne, nous présente une histoire des États-Unis en deux volumes qui ont pour titre : *Naissance et essor des États-Unis (1607-1945)* et *Les États-Unis de 1945 à nos jours*. Cet ouvrage inédit est accompagné de tableaux, de cartes, d'une chronologie qui relate les principaux événements historiques, de la Déclaration unanime des treize États unis d'Amérique, de la Constitution et de la Déclaration des droits (*Bill of Rights*). Un ouvrage de référence à prix modique.

L'Aventure américaine (de La Fayette à Reagan), présenté par Pierre Nora, L'Histoire/Seuil, 131 pages. Cette reprise d'un numéro spécial de la revue L'Histoire nous montre, une nouvelle fois, la fascination qu'exercent les États-Unis sur nos cousins français. D'ailleurs, les collaborateurs à ce numéro tentaient, justement, de briser le mythe américain en fournissant le plus de renseignements possibles en peu de pages.

NATIONALISME

Louis Balthazar, *Bilan du nationalisme au Québec*, L'Hexagone, coll. « Politique et société », 212 pages. Depuis l'échec du référendum de 1980, le nationalisme survit-il au Québec ? Et d'abord, qu'est-ce que le nationalisme ?

LOUIS BALTHAZAR
AU QUÉBEC



Louis Balthazar étudie ces questions dans une perspective principalement historique. Il dégage les grandes tendances de ce mouvement et analyse le caractère particulier du nationalisme au Québec. Contrairement à ce que la couverture de cet ouvrage pourrait laisser croire, Balthazar dresse un bilan positif du nationalisme québécois.

CINÉMA

Peter Buchka, *Wim Wenders, Rivages*, coll. « cinéma », 200 pages. « Une idée habite ce livre comme elle habite les films de Wenders : le film a quelque chose à voir avec la vie, avec les angoisses et les espoirs des hommes. » Cette présentation de l'œuvre de Wim Wenders, riche en analyses et interprétations, est illustrée par 90 photographies en noir et blanc, et accompagnée d'une filmographie très détaillée.

BIOGRAPHIE

Henri Troyat, de l'Académie française, Gorki, Flammarion, coll. « Grandes biographies », 260 pages. L'académicien, auteur de plus de 60 livres, ajoute un Gorki à sa collection personnelle de biographies, qui comprend déjà un Tourgueniev, un Tchekhov, un Alexandre 1er, un Gogol, un Tolstoï, un Pouchkine, un Dostoïevski et plusieurs autres. Dans cette biographie-ci, il relate la difficile enfance de Maxime Gorki, ses succès littéraires sous le tsarisme, sa fidélité à Lénine et Staline et sa soumission totale à l'idéologie, pour en faire l'image même des « élans que connut la Russie lors de sa radicale et sanglante métamorphose ».

NOBEL

Kjell Espmark, *Le Prix Nobel. Histoire intérieure d'une consécration littéraire*, Balland. Membre benjamin de l'Académie suédoise, l'auteur étudie, dans cet ouvrage, les canons qui ont présidé à l'attribution du prix Nobel de littérature depuis sa fondation, pour en arriver à expliquer certains choix et certains « oublis ». - Savez-vous, par exemple, que Sully Prudhomme a été préféré à Zola, en 1901, pour ne pas déplaire à la sœur aînée du Quai-Conti...

LA VIE LITTÉRAIRE

JEAN ROYER

Président de l'Uneq — Yves Beauchemin a été élu, samedi dernier, président de l'Union des écrivains québécois. Il succède à Michèle Lalonde dont le mandat de deux ans vient de se terminer. M. Beauchemin a été élu en se présentant comme le candidat de la continuité et en insistant sur la visibilité de l'écrivain dans la société québécoise. L'auteur du *Matou* a aussi réaffirmé l'engagement des écrivains envers la protection de la langue française au Québec. Par ailleurs, Denis Demers, écrivain scientifique, et André Ricard, dramaturge de Québec, ont été élus administrateurs de l'association. Ils complètent le c.a. de l'Uneq, qui réunit déjà Bruno Roy, vice-président, André Roy, secrétaire-trésorier, ainsi que Charlotte Boisjoli et Lucien Francoeur, administrateurs. Le directeur général de l'Uneq reste Michel Gay.

Le principal adversaire de M. Beauchemin à la présidence était Jean-Yves Collette. Ce dernier a démissionné de son poste de chef des communications de l'Uneq.

Rappelons que l'Uneq réunit près de 500 écrivains actifs au Québec. L'association administre aussi un programme d'un million par année versé par l'État pour les droits de reprographie aux auteurs.

Le défi de Jasmin — L'émission « littéraire » qu'anime Claude Jasmin à Quatre Saisons est-elle littéraire ? C'est ce qu'on peut se demander après la diffusion des huit premières heures de la série.

Disons, d'abord, que l'animateur commence à peine à savoir laisser parler ses invités. Il lui reste maintenant à apprendre comment les faire parler et sur quoi. Bien sûr, Jasmin n'est pas Pivrot. Ce dernier est un journaliste expérimenté, habitué à tenir un rôle de faire-valoir. Jasmin, lui, a choisi une autre naïveté, celle du téléspectateur ignorant de la littérature. C'est là l'erreur du scénario

mis au point pour *Claude, Albert et les autres*, le dimanche soir à Quatre Saisons. On vise le plus bas dénominateur commun, croyant pouvoir attraper ainsi le plus large public.

Mais ne faudrait-il pas plutôt concevoir l'émission pour les lecteurs, qui s'intéressent à la littérature et aux livres ? Si le *show* est réussi, alors d'autres publics s'y intéresseront. Pour cela, il faudra que Jasmin et son recherchiste Albert Martin raffinent leur propos et fouillent les questions littéraires que posent les livres.

Dimanche dernier, à l'émission sur le témoignage, où l'on avait invité, entre autres, Diane Hébert, Jasmin n'a pas cessé de « couper » ses interlocutrices. Mais, le 2 novembre dernier, à l'émission sur la folie et le désir, Marie Cardinal a bien fait la leçon à l'animateur en prenant la défense littéraire du roman de Nicole Houde, *La Maison du remous* (Pleine Lune). Cette émission était la meilleure de la série jusqu'ici et elle démontait l'intérêt d'une émission sur les livres pour le public de Quatre Saisons. Mais pourquoi, diable ! vouloir imiter Pivrot et ne pas adapter l'émission à notre propre réalité ? L'émission *Claude, Albert et les autres* deviendra de plus en plus intéressante si elle se trouve une personnalité propre. D'autre part, quel est l'intérêt de Quatre Saisons de faire chevaucher son émission avec celle de Pivrot, le dimanche soir ?

Enfin, le défi de Jasmin sera de faire oublier l'échec des défuntées émissions littéraires de Radio-Canada et Radio-Québec.

Demain soir à 22 h 30 (en reprise le dimanche suivant à 13 h), l'émission *Claude, Albert et les autres* porte sur le Salon du livre de Montréal. Les invités de Jasmin sont Roch Carrier, président du salon, Lucie Roberge, prix Esso du CLF pour 1986, Michel Tremblay, qui fait paraître *Le Coeur découvert* (Leméac), Louise Dupré, poète de *Chambres* (Remue-Mé-

nage).

Prix littéraires — Les prix du *Journal de Montréal* étaient connus la semaine dernière. Marcel Godin reçoit le prix du roman pour *Maude et les fantômes* (L'Hexagone). Madeleine Gagnon reçoit le prix de poésie pour *Les Fleurs du catalpa* (VLB éditeur). Jovette Marchessault reçoit le prix de théâtre pour *Anaïs, dans la queue de la comète* (Pleine Lune).

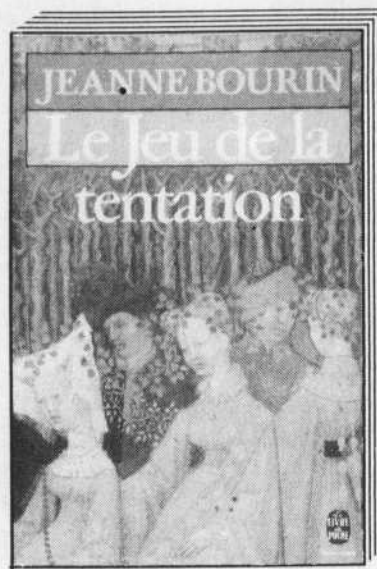
Conférence — Le département d'études québécoises de l'Université de Montréal présente, le mercredi 19 novembre, une conférence publique du cinéaste Denys Arcand sur « le ci-

néma québécois aujourd'hui ». L'événement aura lieu à 16 h 30 à la salle 4280 (pavillon 3200, rue Jean-Brillant).

Les ondes littéraires — Demain à 13 h, à Quatre Saisons, reprise de l'émission de Claude Jasmin sur le témoignage, avec Diane Hébert, entre autres. À la même heure, au réseau Vidéotron (câble 9), Ghila Sroka reçoit Thomas Déry, directeur général du Salon du livre de Montréal. À 21 h 30 à TVFQ, *Apostrophes* se fait sur le thème de l'apreté des luttes de pouvoir. Bernard Pivrot reçoit Michèle Cotta, Yvon Chotard et Henri Weber, entre autres.



Vient de paraître "Le vrai"



Le jeu de la tentation Jeanne Bourin

Après « La chambre des dames », ce livre est le second volet de la chronique familiale des Brunel, marchands et artisans de France en ce XIII^e siècle rayonnant, que Jeanne Bourin a su merveilleusement ressusciter. Les deux livres ont fait l'objet d'une série télévisée à Radio-Canada.

En vente chez votre libraire

LE DEVOIR CULTUREL

est dirigé par Robert Lévesque

Le magazine littéraire

Spécial Québec



Maintenant disponible chez votre libraire. (Diffusion Prologue)

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

aujourd'hui 15 novembre de 14h à 16h

SÉBASTIEN JAPRISOT

Auteur de LA PASSION DES FEMMES

Éditions DENOËL

samedi 22 novembre de 14h à 16h

CÉCILE CLOUTIER

Vendredi 28 novembre de 17h à 19h

JEAN-MARIE THERRIEN

auteur de PAROLE et POUVOIR

Éditions de l'Hexagone

vendredi 5 décembre de 19h à 21h

REVUE DIXIT .01

samedi 6 décembre de 14h à 16h

FÉDÉRATION INTERNATIONALE DES DROITS DE L'HOMME

1120, av. Laurier ouest

outremont, montréal

tél.: 274-3669

De la belle visite à la...

PEF

Dimanche 23 novembre à 11h00

MORDILLO

Mercredi 26 novembre à 19h00

MARYSE CONDÉ

Lundi 4 décembre à 19h00

LIRELIRE

GRAND TOURNOI DOCTE RAT

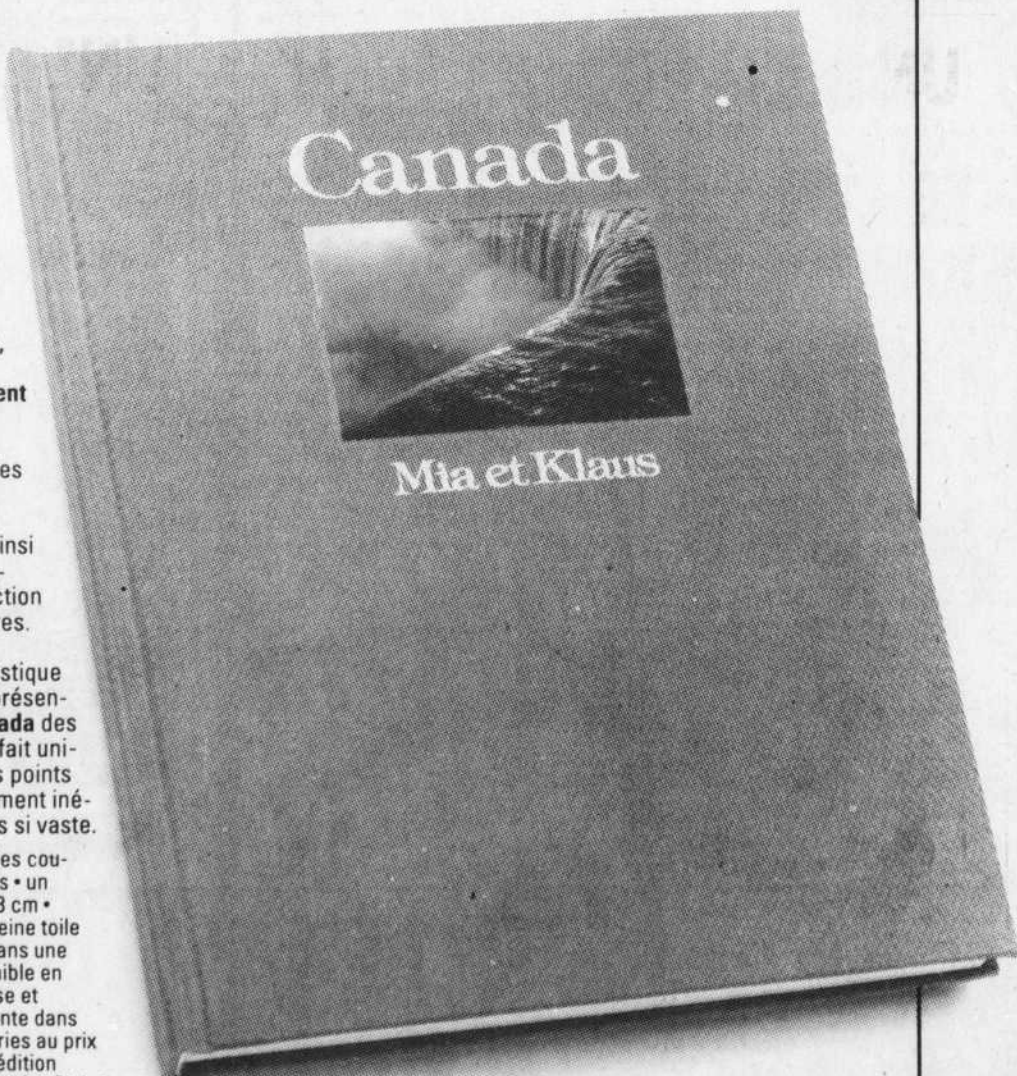
Samedi 22 novembre à 14h00

OUVERT TOUTS LES JOURS DE 10 À 10

1333 VAN HORNE, OUTREMONT 277-0457

Quatrième grand album de Mia et Klaus: Canada

Texte de Roch Carrier
Préface de Jeanne Sauvé,
Gouverneur général du Canada



Après Québec, Montréal et Le Saint-Laurent voici Canada, le quatrième grand album des photographes Mia et Klaus, enrichissant ainsi la déjà très imposante collection de leurs œuvres. Fidèles à leur démarche artistique Mia et Klaus présentent dans Canada des images tout à fait uniques voire des points de vue absolument inédits de ce pays si vaste.

189 photographies couleurs • 256 pages • un album de 30 x 23 cm • édition reliée pleine toile avec vignette dans une cuvette • disponible en version française et anglaise • en vente dans toutes les librairies au prix de 80\$ • une coédition Libre Expression/Art Global 244 rue St-Jacques, bureau 200, Montréal, Québec H2Y 1L9, (514) 849-5259

カナタ

Canada est également disponible dans une version anglo-japonaise en quantité limitée. De plus, des exemplaires « personnalisés » des différentes versions peuvent être réalisés pour les besoins de la clientèle d'affaires. Pour obtenir de plus amples informations, communiquez directement avec l'éditeur.

Jacques Godbout Une histoire américaine



«Voici un des plus beaux romans de Jacques Godbout, et donc de la littérature québécoise de ces dernières années.»
Gilles Marcotte — L'Actualité

«Un Godbout plus complexe, plus complet, plus captivant que jamais.»
Régis Tremblay — Le Soleil

«Le septième roman de Jacques Godbout se lit comme un suspense.»
Carmen Montessuit — Le Journal de Montréal

«Les historiens des temps futurs devront certainement lire les romans de Godbout s'ils veulent trouver un sens à notre histoire.»
Jean-Paul Soulié — La Presse

«Le meilleur roman de Godbout et peut-être le meilleur de la saison.»
Jean-Roch Boivin — Montréal ce mois-ci

«Roman d'action mais aussi de réflexion, Une histoire américaine ne manque ni d'humour, ni de style.»
Jean Royer — Le Devoir

«Une magistrale leçon d'exil intérieur, sans exotisme, ni concession.»
Serge Rigolet — Magazine Littéraire

«Un livre important d'un auteur important.»
Christiane Charette — Bon Dimanche

«Récit à la fois sobre et savant, d'une facture très moderne, pour nous prévenir que sous cet avenir radieux "made in California" survit et survivra longtemps une société féroce aux paumés.»
Jean Clémentin — Le Canard enchaîné

«Quelle aventure!... Jacques Godbout n'a pas oublié l'ironie tendre de Salut Galarneau!»
Sylvaine Pasquier — L'Express



En vente chez votre libraire



Roman, 192 p., 14,95\$



S E U I L

LE DEVOIR CULTUREL

LE FEUILLETON

À Venise, arrangement mortuaire pour une mère

LISSETTE MORIN

* Jean-Denis Bredin, *L'Absence*, Gallimard, 160 pages.

AUCUN AUTRE mot ne me paraît convenir au sujet de ce roman : il s'agit, en effet, pour Claude Hartmann, « d'arranger » non seulement ce qu'on est convenu d'appeler l'apparat funéraire du décès, mais aussi de choisir le lieu de la mort de sa mère et les détails matériels des derniers moments de son agonie.

Ville somptueuse, ville des fêtes baroques, ville des lunes de miel ou des idylles romantiques, Venise accueille donc ce couple insolite : un fils quinquagénaire et sa mère mourante. Obéissant à une imprudente « suggestion » de sa soeur Thérèse : « Si tu l'emmenais à Venise ? Elle n'y est jamais allée. Son dernier voyage... » Claude, dont on apprend par le témoin qui nous fait le récit de *L'Absence* qu'il est du monde de la littérature, éditeur et même romancier velléitaire, organise le dernier séjour de sa mère, cancéreuse, avec un luxe de précautions qui tient à son tempérament tatillon, perfectionniste, toujours soucieux de ne rien laisser au hasard. Il choisit un grand hôtel, le Gritti, un appartement aux vastes proportions, au moins pour leurs premiers jours à Venise. Ils quitteront ces lieux anonymes pour un appartement, loué pour un an d'avance par le fils dont « la trésorerie » paraît inépuisable, et c'est là que finira par mourir, dans d'atroces souffrances, la pauvre femme pourtant si bien entourée par son fils, l'infirmerie, le grand médecin venu de Bologne, des souffrances que se résoudra néanmoins à abréger Claude.

Autant le précédent roman de Bredin, si camusien par le ton et le sujet, m'avait séduit, autant ce récit, également rédigé avec sobriété et même une certaine sécheresse, me laisse un souvenir pénible. *L'Absence* relève plutôt du genre littéraire que l'on classe dans le rayon des « confessions ». Bien que le récit, il faut le répéter, soit à la troisième personne et

que ce soit par personne interposée que le lecteur suive Claude et sa mère, souffre avec la vieille dame, boive avec elle — quel curieux remède pour une cancéreuse en phase terminale ! — des litres et des litres de champagne, tout cela — décrit avec précision, un grand luxe de détails sur l'apparat de la table, les provisions de bouche que le fils s'oblige à descendre acheter au marché vénitien — n'arrive pas à convaincre vraiment.

Raconter la mort d'une mère, de sa mère, à inspiré, de tout temps, le romancier ou le mémorialiste. Les deux se confondant, puisque rarement ce genre d'ouvrage a-t-il pu échapper à l'autobiographie. S'agit-il, pour Jean-Denis Bredin, d'un roman prétexte ? Et la mère de Claude Hartmann a-t-elle eu un modèle, pour la femme et pour la maladie, hélas ! si courante, dont elle meurt ? Venise, pour le cadre, s'est-elle ajoutée pour l'affabulation ?

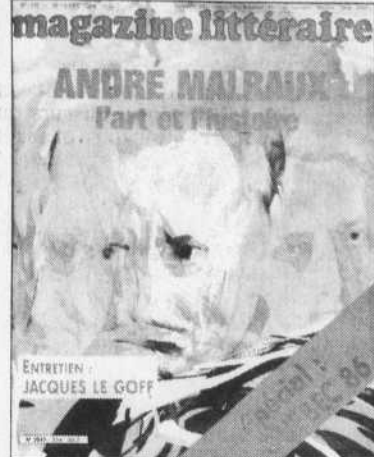
Ce n'est pas le lieu d'en discuter, ce feuilleton rendant compte d'abord et avant tout de la qualité et de l'intérêt d'un roman, donc d'une oeuvre littéraire. Le malaise que ressent le lecteur, l'incrédulité qui le gagne, peu à peu, qui devient totale au 36e et dernier chapitre du roman, le fils ayant disparu, après l'enterrement de sa mère à San Michele, s'étant totalement dissous dans le décor, affaiblissent considérablement le plaisir de lire, cette fois, un écrivain jusqu'à maître de ses sujets, que ce soit dans la biographie (*Joseph Caillaux*, en 1980, et *L'Affaire*, en 1983), mais surtout dans *Un coupable*.

Le fils qui « arrange » la mort et la sépulture de sa mère, dans *L'Absence*, est un personnage plutôt antipathique, incapable d'aimer les femmes autrement qu'en les « promenant » dans des villes étrangères, mais congénitalement attaché, lié aux femmes de sa famille. Livre curieux, attachant à certains égards, décevant parce que trop souvent incrédule. La notion du vrai, en littérature, est éminemment subjective, mais elle est ce qui démarque, dans l'appréciation du lecteur, le livre réussi de celui qui ne l'est pas.

Dans le « Magazine littéraire »

Un « spécial Québec » éclairant

PAUL-ANDRÉ COMEAU



VOIS-JE avouer que je me fie toujours des « spécial Québec » que l'on retrouve occasionnellement dans certaines publications étrangères ? J'ai toujours en mémoire la découverte d'un numéro de *Life*, publié au début des années 40, où l'on brossait un tableau du Québec qui m'avait littéralement estomacé. Heureusement, le *Magazine littéraire* me reconcentre, une seconde fois en dix ans, avec ce genre particulier.

Dans sa livraison d'octobre, ce mensuel français consacre près de 40 pages à un survol de la littérature québécoise du milieu de cette décennie. Sous la direction de notre collègue Jean Royer, une quinzaine de collaborateurs tentent de dégager les lignes de force d'une littérature en profonde mutation. Ces pages sont peut-être destinées au public de France, elles n'en sont pas moins révélatrices des tendances de fond, des mouvances nouvelles du monde littéraire d'ici.

Dans une brève présentation, le rédacteur en chef du *Magazine littéraire*, Jean-Jacques Brochier, a bien cerné le dénominateur commun

d'une littérature dont les arrimages se sont déplacés à la suite des événements politiques de notre histoire récente. « Les Québécois, écrit-il, ont compris, et admis, qu'ils font d'abord partie de l'Amérique du Nord, avec cette originalité, essentielle qu'ils ne parlent pas anglais mais français, et qu'une langue, c'est une civilisation. » Ancrage géographique — ou politique ? — nouveau, c'est vers le Canada anglais, vers les États-Unis que se tendent les regards et les expériences.

Dans cette perspective, Jacques Godbout, dont *Une histoire américaine* revêt une dimension quasi prophétique, met en lumière les ouvertures nouvelles de la littérature québécoise, fécondée par des auteurs issus d'autres continents, remise en question par le bouleversement culturel de toute une société. D'autres collaborateurs, Clément Trudel et Jean-François Chassey, approfondissent cette piste et centrent leurs réflexions sur Montréal où s'incarne cette définition d'une culture bouillonnante, mais inquiète parce que menacée.

L'essentiel de ce « supplément », c'est évidemment une introduction aux courants et aux auteurs qui marquent cette nouvelle étape de la littérature québécoise. L'observateur étranger et le Québécois de retour au pays ne peuvent pas ne pas être frappés par la part considérable des femmes dans l'ensemble de la production littéraire. Même si cette dimension fait l'objet d'un texte précis, elle ressort encore davantage dans le « répertoire des auteurs québécois » qui occupe, en fait, la majeure partie de ce supplément. À bouquiner dans les librairies, à compiler les critiques publiées dans les pages littéraires, à écouter les émissions de radio ou de télévision où se discute la littérature du moment, c'est, au-delà de toute autre considération, la dimension la plus étonnante du milieu et de la production littéraires de la dernière décennie.

Le cahier culturel du DEVOIR, une place de choix pour les amoureux de la littérature

Pour de plus amples informations sur les tarifs publicitaires et pour les réservations, contactez Jacqueline Avril 842-9645

LES BEAUX LIVRES DES FÊTES!

Histoire de la musique en bandes dessinées

Toute l'histoire de la musique, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, écrite et illustrée avec beaucoup d'humour! Nouvelle édition en un seul tome. 144 pages en couleurs — 24,95\$

Petite histoire illustrée des instruments de musique

L'évolution et la description de tous les instruments de musique, depuis la voix jusqu'à la formation d'un orchestre symphonique. 32 pages en couleurs — 13,95\$

EN VENTE DANS LES BONNES LIBRAIRIES

histoire de la musique

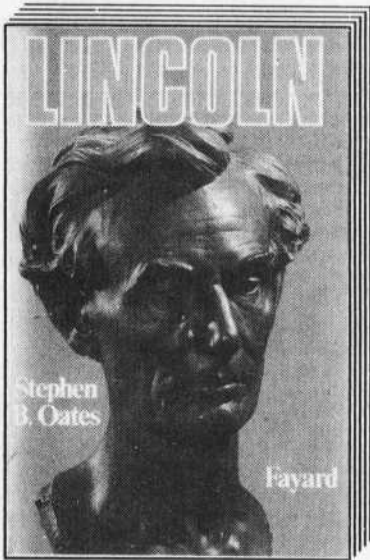


Éditions Van De Velde



Lincoln

Stephen B. Oates



L'auteur, dans cette biographie exhaustive, présente un homme de chair avec ses qualités, certes, mais aussi ses défauts, où l'on voit un « self-made-man » fier de ses succès professionnels, obsédé par la mort. L'homme est superstitieux, honteux de ses origines de petit pionnier, totalement inculte dans sa jeunesse, et il bégaye. Ce Président fait abolir l'esclavage puis réconcilie le Sud et le Nord, non sans convulsions, il est vrai. Traduit de l'américain.

chez Fayard

En vente en librairie

Venez rencontrer Sébastien Japrisot

l'auteur de L'ÉTÉ MEUTRIER et de PASSIONS DE FEMMES



Jeudi, le 20 novembre, de 11h30 à 13h00

à la librairie

Demarc inc

Complexe Desjardins niveau de la place 288-4844

UN DOCUMENT ESSENTIEL



Elisabeth Roudinesco achève ici ce qu'elle avait si brillamment commencé avec le premier tome en 1982, aujourd'hui revu et corrigé. Du rôle de la figure centrale de la psychanalyse en France: Jacques Lacan; du débat sur les idées et sur les pratiques, des scissions, des différents modèles d'institutions mis à l'essai ici ou là, du conflit aussi des doctrines, tout est dit. Tout ce qui est raconté ici, par un témoin tantôt direct, tantôt indirect, fera date pour des décennies.

La bataille de cent ans Elisabeth Roudinesco Histoire de la psychanalyse en France.2



Tome 1: 512 pages Broché 37,95\$ Relié 47,95\$ Tome 2: 800 pages Broché 45,95\$ Relié 54,95\$

UN RÉCIT BOULEVERSAANT

LE COUPLE SAKHAROV À GORKI



Elena Bonner

Un exil partagé

Les Sakharov à Gorki

Il faut louer Elena Bonner pour avoir eu le courage d'écrire ce récit poignant, saisissant, aux frontières du fantastique, qui nous montre ce dont est capable la machine soviétique contre les idéaux d'un individu. Un témoignage comme on n'en avait jamais encore lu.

324 p., 24,95\$

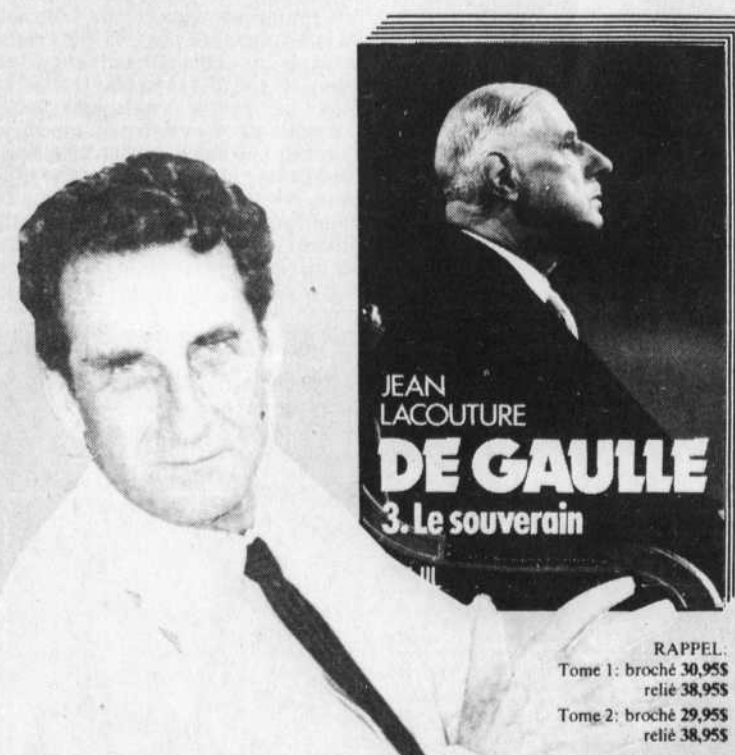
Publié simultanément chez huit éditeurs des principaux pays occidentaux.

UNE OEUVRE MAGISTRALE

HENRI GUILLEMIN / LE MONDE

Le troisième et dernier tome sur de Gaulle, — de la guerre d'Algérie à sa mort, sans oublier sa mémorable visite au Québec en 1967, et son vibrant «Vive le Québec libre» — rassemble de façon spectaculaire les trois atouts de cette monumentale biographie: à la fois livre d'histoire, essai politique et roman d'aventures. On dispose désormais d'un portrait irremplaçable du général de Gaulle.

Tome 3: broché 34,95\$ relié 48,95\$



JEAN LACOUTURE DE GAULLE 3. Le souverain

RAPPEL: Tome 1: broché 30,95\$ relié 38,95\$ Tome 2: broché 29,95\$ relié 38,95\$

S E U I L

S E U I L

S E U I L

LE DEVOIR CULTUREL

ÉMILE OLLIVIER

« Ne touchez pas à notre joie, elle est fragile »

JEAN ROYER

QUÉBÉCOIS le jour (sociologue à l'Université de Montréal) et Haïtien la nuit (romancier remarquable), Émile Ollivier se présente comme un « schizophrène heureux » dont l'existence dévoile l'essence. « Je n'ai jamais été autant Haïtien que depuis mon installation au Québec », dit-il.

C'était en 1965. Il avait 25 ans. Il pleuvait des hallebardes sur son pays : le rapt, la torture, la prison, la mort blanche. La dictature de Duvalier laminait à fond de train la conscience nationale haïtienne, déjà meurtrie depuis les origines. L'exil alors était un abri. Il devint un migrant, sans frontière entre Port-au-Prince, l'Abitibi et Montréal.

« Depuis, je me regarde vivre : deux tonalités qui parfois cheminent parallèlement, d'autres fois s'enchevêtrent et même s'harmonisent. Un rythme diurne, trépidant, saccadé, aux résonances de verre, de béton et d'acier; un rythme nocturne, sourd, obsédant, retentissant de bruit de tambour, d'ullèlement de chouettes, de stridence de cigales ».

C'est le romancier qui parle. Depuis deux livres, il est devenu un des grands romanciers de langue française, écrivant au Québec et publiant à Paris chez Albin Michel. *Mère-Solitude* l'a révélé en 1983. *La Discorde à cent voix*, qui vient de paraître, le confirme comme un grand écrivain, même s'il ne vit pas à Paris et ne fait pas partie des mondanités, des lieux littéraires et des prix de la rentrée.

Émile Ollivier a abordé la fiction avec un premier livre publié à Montréal chez Pierre Tisseyre en 1977, *Paysage de l'aveugle* où, avec deux nouvelles en contrepoint, l'écrivain cherchait à faire se rejoindre deux lieux qui ressemblent à Port-au-Prince et à Montréal. Puis, dans *Mère-Solitude* le romancier se met à la recherche de son pays à travers le silence des Haïtiens. Il dresse un tableau pathétique de l'existence de son peuple. La quête de l'écrivain ressemble à celle de son personnage, Narcès Morelli, dernier rejeton d'une illustre famille créole de Trou-Bordet (ancien nom de Port-au-Prince), qui retrace l'épopée familiale et les circonstances qui ont entouré l'exécution publique de sa mère Noémie.

Dans *La Discorde à cent voix*, l'histoire est plutôt joyeuse. Quatre adolescents, assis sur un muret, l'été, contemplant le spectacle à la fois réel et fantastique, tragique et loufoque, qui se joue entre deux êtres : l'inouïable Diogène Artheau, en profond désaccord avec le genre humain en général et sa femme Céleste en particulier, et Carmelle Anselme,

la veuve partagée entre l'amour de Denys, le fils prodigue (une sorte de Dyonysos qui revient pour jeter le trouble) et la rancœur de sa fille Clairzule. Émile Ollivier nous introduit dans la province haïtienne où des adolescents s'initient au spectacle de la vie.

En fait, Émile Ollivier n'est pas le romancier de la carte postale haïtienne. Loin du pittoresque et du regard touristique, il nous dit, au contraire, dans des livres qui rejoignent l'universel : « Ne touchez pas à notre joie, elle est fragile ».

Émile Ollivier est bien cet « optimiste tragique », qui appartient à la famille des grands écrivains de notre monde. Devenu romancier en parcourant la mémoire haïtienne, le voici, dans ce deuxième roman, maltraitant l'apprentissage de la haine comme envers de l'amour. Et ce, dans la plus pure joie littéraire des grands écrivains lyriques.

L'homme, rieur, superbement intelligent, apparaît comme le dernier des aristocrates haïtiens, ainsi que l'a bien qualifié son compatriote Dany Laferrière. Pour Émile Ollivier, migrer n'est pas forcément la catastrophe. Il ne correspond pas à l'image d'Épinal de la migration où l'on dirait que migrer c'est déchoir.

Aujourd'hui, Émile Ollivier admet que l'écriture a d'abord été pour lui une lutte contre l'oubli. Mais cela ne veut pas dire pour autant que son œuvre se situe dans cet espace nostalgique. « Je ne voulais surtout pas faire une œuvre exotique ou folklorique, me dit-il, mais plutôt m'enraciner dans un lieu, la capitale puis la province haïtienne, et dans ce lieu essayer d'habiter la planète. Où l'habite, c'est le lieu de l'homme. Mon ami le poète congolais Tchicaya U Tam'Si m'a dit un jour : 'Mon vieux, je pourrais vivre en Laponie ou en Patagonie, parce que le projet de l'homme est unitaire. C'est Dieu qui a mis le bordel à Babel !' Il a raison. Il faut repenser notre rapport à l'espace. Si je vis à Port-au-Prince, je suis à quatre heures de Montréal, mais celui qui vit à Cap-Haïtien est aussi à quatre heures de chez moi. On participe du même monde, sauf que ce sont les moyens de communication qui changent. L'écriture devrait pouvoir rompre avec le modèle de l'homme enfermé, cloîtré. Comme écrivain, j'essaie de promouvoir un modèle d'homme décloisonné ».

Comme romancier, Ollivier fait partie de la grande famille du baroque. Son œuvre voisine la littérature latino-américaine comme la littérature québécoise. « La littérature universelle est là comme un immense jeu de cartes qu'on peut brasser à l'infini pour avoir une donne nouvelle, dit-il. Tout écrivain est un vo-

leur de mots et je m'inspire beaucoup de cette littérature universelle. Bien sûr, l'imaginaire latino-américain est plus proche de ma sensibilité et de mes réalités d'Antillais. Je participe à l'immense brassage de populations et de cultures qu'on peut retrouver du Sud des États-Unis jusqu'au Chili, jusqu'à la Terre de Feu ».

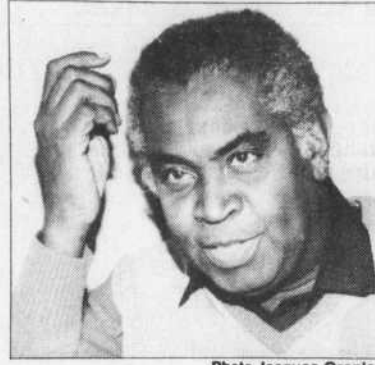
« J'ai trouvé mon compte dans les deux courants de la littérature latino-américaine. Celui du réalisme dans ses diverses versions dont la fine fleur pourrait être Carlos Fuentes ou Garcia Marquez. Celui du fantastique dont la fine fleur serait Borges et, d'une certaine façon, Cortázar. Le réalisme merveilleux dont parle Alejo Carpentier, l'écrivain cubain à côté d'Haïti, je le trouve traînant dans les rues quand je retourne à Port-au-Prince. Cet investissement, à chaque mot, de l'imaginaire dans les réalités les plus concrètes, ce sont des choses qui me sont familières. En Haïti, les gens parlent toujours à différents niveaux et dans la pluralité des voix ».

« L'espace vaudou est un bel exemple d'espace polyphonique. Non seulement par la présence du choeur qui rappelle le choeur antique ou par les rites de la cérémonie mais aussi par cet espace physique du vaudou, qui est à la fois un temple, un hôpital et une place pour les loisirs. Tout cela fusionne autour et au coeur de la question religieuse. Car la religion n'est pas seulement l'opium du peuple. La religion peut être aussi le lieu de la plus grande résistance et de la plus grande libération, comme dans l'espace vaudouesque en Haïti ! »

« C'était donc tout à fait naturel que, comme écrivain, j'aie regardé du côté latino-américain plutôt que du côté de la logique froide, rationnelle et abstraite des Français, par exemple. Encore que le roman français m'a apporté une manière de conter qui s'apprend dans les œuvres du Nouveau roman, de Robbe-Grillet ou Butor, dont la construction renouvelle la forme romanesque ».

« Quant à mon frayage avec les Québécois, je dirais que là aussi j'ai fait mes classes. Le renouvellement formel peut me venir d'un texte de Jacques Godbout comme *Les Deux têtes* de Papineau, où je retrouve une façon de visiter de nouvelles formes de culture et de nouveaux modes de raconter. Je suis très touché aussi par la langue, le rythme et la musicalité d'un roman comme *Les Fous de bassan* d'Anne Hébert. Je suis intéressé par le réalisme des *Chroniques du Mont-Royal* de Tremblay ».

À travers ces parentés, Émile Ollivier fait percer sa voix personnelle, sa « petite musique », d'un lyrisme débordant qui veut ressembler à la joie pure. Il n'écrit pas pour con-



Émile Ollivier.

vaincre mais pour séduire. Il n'écrit pas pour la politique mais pour la littérature.

« La joie littéraire, c'est mon obsession. Je viens d'une culture où la littérature est toujours en porte-à-faux. Avec nos devanciers, comme les frères Marcellin, auteurs de romans paysans, et l'immense Stephen Alexis, on a toujours l'impression que l'écrivain était coincé dans une sorte de commande sociale. Il ne faisait pas de littérature. Ce qui était important pour lui, c'était de montrer au peuple le chemin de sa libération. On dirait que dans un pays où les sciences sociales ont été en déficit, la littérature a comblé l'écart ».

« Moi, je pense qu'il faut rompre avec cette tradition pour écrire de la littérature. Si on veut révolutionner le social, on ne fait pas de littérature, on fait autre chose. Par contre, si on veut fournir une sorte de divertissement au lecteur, il faut accéder au plaisir du texte. Ce divertissement dont je parle n'est pas futile. Si la littérature est un jeu, elle reste l'activité la plus sérieuse au monde ».

« Dans *Mère-Solitude*, j'avais l'impression d'avoir poussé un immense cri de désespérance, dans une situation qui était elle-même une impasse. Avec *La Discorde à cent voix*, j'ai l'impression que je fais du lest. J'ai eu envie de jouer, de me divertir, et en même temps d'essayer de donner au lecteur éventuel le même plaisir du texte. Je crois que dans la mesure où chaque génération d'écrivains se doit de faire avancer cette chose-là d'un petit pas, j'essaierais de faire avancer modestement cette littérature qui est engoncée dans une problématique qui relève davantage des sciences sociales que de la littérature ».

« J'essaie autant que possible d'écrire des textes qui se prêtent à ces différents niveaux. C'est-à-dire que plus le lecteur est cultivé, plus il y a des possibilités de décodage, plus il peut investir et pénétrer plus profondément dans le texte ».

Tragédie, farce, guignol et funérailles

STÉPHANE LÉPINE

★ Émile Ollivier, *La Discorde aux cent voix*, Albin Michel, 1986, 270 pages.

POUR UNE FOIS, la publicité dit vrai : Émile Ollivier est un grand conteur et *La Discorde aux cent voix* est une révélation. Constitué des observations de quatre adolescents qui nous conduisent dans les images d'un passé mythique et fabuleux, *La Discorde aux cent voix* projette le reflet très vivant d'une rue, d'un pays, de gens humbles mais prodigieusement enchanterés, pour qui chaque matin est un lever de rideau. « Ouvrez un de ces *Guides bleus* que l'on emporte en voyage pour repérer, à coup sûr, les sites les plus pittoresques, les charmes les plus exotiques, les curiosités les plus excentriques, et vous verrez, quelque part, située au-dessous du niveau de la mer, la ville des Cailles ».

C'est là, sur la rue Kafourel, que vivent Diogène Artheau, sa femme Céleste, fille du juge Brindebourgeois, celle qui fait tourner la tête de tous les hommes de la ville, la veuve Carmelle Anselme, sa fille et nos quatre témoins : Ti-Nès, Géo, Dédé et Roro, qui s'efforcent « d'appréhender la vérité du monde » ou, tout au moins, d'en saisir le reflet. Aux Cailles plus qu'ailleurs, « la vie nue, dénoue et renoue le destin des êtres ». Dans cette ville de mer et de soleil, où plane une menace sérieuse d'effondrement de l'économie, « les êtres semblent cheminer au hasard; aucune prédestination ne paraît guider leurs pas dans les dédales de ce monde ».

Sans jamais tomber dans la lourdeur de la parabole, avec la légèreté, la naïveté retrouvée, la capacité d'émerveillement et la pureté du regard de ses jeunes narrateurs, Ollivier va s'attacher, en des notations pleines d'humour, aux aléas de l'espérance, aux joies et aux drames des habitants de la rue Kafourel. Avec son décor de théâtre planté en plein soleil, *La Discorde aux cent voix* tient tout à la fois de la fable, de la fête foraine, d'une ménagerie fantastique.

Le charme prenant du roman est d'entraîner le lecteur dans l'aventure de la vie quotidienne, avec ce qu'elle comporte de difficultés et de joies, d'illusions et de déceptions, aventure sur laquelle il constituerait un reportage ou un documentaire fictif serrant le terrain de la réalité au plus près de ses accidents et de ses détails. Ollivier enregistre les scènes et les dialogues sans pathos ni bonhomie, de la manière la plus vivante et la plus poétique. Tout hiatus entre le réel et le fantastique, entre le véridique et le légendaire est ainsi effacé, tout folklorisme refusé, au seul profit de ceux qui vivent les aventures les plus étonnantes de la façon la plus terre à terre.

Car, comme dans la littérature sud-américaine, la réalité de cette ancienne ville coloniale, patrie de Rigaud le séparatiste et lieu d'exil de Simon Bolívar, est imprégnée de merveilleux. L'irréalisme des faits, des gestes et des événements n'a d'égal que la force onirique et métaphorique des mots servant à les décrire. Cette histoire, les adolescents se la racontent un peu comme dans l'ancienne tradition orale où un événement fondamental de la vie collective perd ses références idéologiques, historiques, et devient légende. La vision libre, non réaliste qu'ils ont de la réalité donne lieu à une immitation d'éléments comiques dans le tragique, à un déferlement d'images, d'émotions, de mots nullement freinés par une quelconque inhibition. De la même manière sont nés peut-être les chansons de geste, les poèmes d'Homère.

En fait, ce qui intéresse Émile Ollivier chez un personnage, c'est moins sa psychologie que son devenir-mythe. Mythiques, les personnages de *La Discorde aux cent voix* le sont tous, l'un par sa beauté, dont la longue absence a propagé l'écho, l'autre par sa noblesse, sa force ou son étonnante résistance à la mort. Ce qu'Émile Ollivier capte du mythe, c'est son caractère superlatif, sa facilité de circulation et l'aspect définitif de la parole qu'il donne à entendre (d'où le jeu avec ses deux phrases : celui, déliant et emphatique, de certains et celui, laconique et lapidaire, des autres). Mais le mythe ne porte pas avec lui ses propres codes de représentation : il faut les lui inventer. Émile Ollivier va les chercher — c'est la force du roman — du côté de la trivialité et du simulacre désigné comme tel. Il célèbre d'autant mieux le mythe qu'il joue avec lui...

J'aime, dans ce roman, que le soleil ardent qui fait fondre la tôle soit à l'exemple de la chaleur avec laquelle le conteur transmet ses récits merveilleux. J'aime que le vent brûlant qui assèche les poitrines et annonce les catastrophes soit aussi le souffle de l'inspiration, et qu'Émile Ollivier s'efforce, par pur plaisir, non pas des « effets » poétiques, mais de vrais moments de poésie, légers, à peine esquissés, qu'aucun trait ne vient souligner.

Tout à tour — parfois simultanément — drôle, poétique, dramatique, *La Discorde aux cent voix* est un conte qui fait la part belle au merveilleux, à l'enchantement, à l'enfance. Il faut beaucoup de talent pour affirmer une telle liberté narrative et scripturale.

La CARDINAL et la MÉDÉE

Suite de la page C-1

ces d'Euripide, de Sénèque et de Corneille qui, chacun à sa manière, ont voulu restituer la grandeur tragique de Médée; l'autre, en allant chez elle.

Marie Cardinal le dit elle-même : elle (née à Alger) et Médée, comme tous les Méditerranéens, sont « capables de provocation et de modestie. Cette ambiguïté favorise en nous la formation d'abîmes profonds, cachés, qui parfois éclatent, éclaboussent tout de pus, tout : les enfants, les parents, les murs, la terre, le ciel, les dieux eux-mêmes ! »

Pas étonnant qu'elles se soient rencontrées, celles-là. Il a suffi qu'Olivier Reichenbach, le directeur artistique du TNM, propose une mise en scène à Jean-Pierre Ronfard pour que Marie Cardinal se mette à partager le même enthousiasme pour la *Médée* d'Euripide. D'abord un coup de tête, une boutade (« je vais écrire le rôle de Médée »), puis la rencontre avec le texte et le personnage devient passionnée, « urgente ». « Je m'identifiais à sa Médée, je m'imaginai être cette femme dans sa tragédie de femme, j'étais le personnage principal d'un drame écrit par un Méditerranéen. La Cardinal allait savoir évoluer là-dedans avec la syntaxe et la mémoire de son sol, parce que cette syntaxe et cette mémoire sont en elle, depuis sa conception... »

Marie Cardinal insiste, d'ailleurs, sur le fait qu'il s'agit d'une traduction et non d'une réécriture. Même si elle tire une juste fierté de son travail (combien de fois m'a-t-elle répété qu'elle n'a pas voulu « vulgariser » le drame et la langue de Médée mais lui conserver, au contraire, toute sa dignité), elle n'a pas la prétention de se ranger au côté de Corneille, par

exemple, qui a écrit sa *Médée*. « Non, j'ai toujours voulu faire un texte qui resterait le plus près possible d'Euripide ».

Toutefois, nourrie d'un rapport de complicité et de compréhension profondes, cette traduction va rendre accessible et compréhensible, aux hommes comme aux femmes, cette tragédie écrite il y a 2,500 ans. Comme l'a écrit Walter Nestlé, « la tragédie prend naissance quand on commence à regarder le mythe avec l'oeil du citoyen ». Le désir de Marie Cardinal est précisément de permettre aux Montréalais de 1986 de confronter leur rationalité avec le mythe, de communiquer avec la tragédie sans mentir, avec des émotions réelles, avec le coeur et non pas uniquement avec la tête.

« Lorsqu'on présentait *Médée* à Athènes, les spectateurs hurlaient et on pouvait les entendre jusque dans la ville. » Pour retrouver cette compréhension immédiate, cet effet cathartique, Marie Cardinal, tout en respectant le texte grec à la lettre, a voulu redonner aux mots une force qu'ils avaient perdue au cours des siècles. Ainsi, Médée déclare, à un moment donné, aux femmes de Corinthe : « Moi j'aimerais mieux être debout sur mes deux pieds à faire trois guerres, plutôt que d'accoucher une seule fois ! » Mais, comme elle le fait remarquer dans l'avant-propos à sa pièce (publiée chez VLB), « dans aucune des traductions françaises que j'ai consultées je n'ai trouvé le mot « accoucher » mais, à sa place, les expressions « mettre au monde », « donner naissance ». Ces traductions font parler Médée comme une maman, pas comme une femme... Je ne pensais qu'à Médée, je ne voulais pas qu'elle s'exprime comme une douairière tourangelle ou comme une érudite de la cour parisienne : je

voulais qu'elle parle comme une femme de mes parages. Un exemple banal ? Je crois plutôt que ce sont ces nuances de sens qui vont nous permettre de comprendre instinctivement Médée, aujourd'hui ».

Car les héros de tragédie sont infiniment plus près de nous que nous ne pourrions le croire à prime abord. Comme le fait remarquer Marie Cardinal au DEVOIR, « Médée est une femme généreuse et savante, une femme qui connaît l'astronomie, la médecine et les plantes, qui soigne les malades mais dont le savoir, comme celui des intellectuels, est craint. C'est une femme qui s'est battue contre son père, qui était un po-

tentat et un tyran, et qui se bat pour une justice populaire ».

Cette question de la justice occupe, d'ailleurs, une place déterminante dans la tragédie de *Médée*. Écrite au Ve siècle avant Jésus-Christ, à une époque où l'homme.

Suite à la page C-10

CARON LIBRAIRE
LIVRES RÉCENTS ET ANCIENS
Achat et vente
la plus grande librairie
251 Ste-Catherine E.

LA MAGIE DU PASSÉ
Père Marcel-Marie Desmarais, o.p.
"couronné par l'Académie française"
464 pages 18 95\$ en vente chez votre libraire

Vient de paraître
"Le vrai"
La fin de l'été
Danielle Steel
Dans ce récit plein de tendresse et de passion, l'auteure noue et dénoue le destin de ses personnages avec une finesse psychologique et une grande maîtrise du suspense. Un best-seller québécois publié initialement chez Libre Expression.
En vente chez votre libraire

Jean-Claude Champigny
1915-1986
La direction et le personnel ont le regret d'annoncer le décès de M. Jean-Claude Champigny.
M. Champigny a été le fondateur de la librairie en 1962 et il en a assumé la direction jusqu'en 1980.
C'est grâce à sa détermination que la librairie a acquis une grande renommée comme librairie de fonds.
Champigny

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
Du 20 au 25 novembre 1986 • Place Bonaventure
De 11h00 à 22h00 • Ouverture le jeudi 20 novembre à 17h00 • Fermeture le mardi 25 novembre à 20h00
avec la collaboration de la presse
Faites-vous plaisir... Lisez
Les services de la garderie de l'organisme communautaire la Joujouthèque vous sont offerts à raison de 2\$/l'heure par enfant.

ROBERT SOULIÈRES

■ Le militant de la littérature-jeunesse

LITTÉRATURE JEUNESSE

DOMINIQUE DEMERS

ROBERT SOULIÈRES a l'air calme et pondéré, toujours égal à lui-même, parfaitement sage et réfléchi. Mais tout ça, c'est de la comédie : il est passionné et déraisonnable, excessif, tourmenté et plutôt original. Auteur de 15 albums et romans pour enfants ou adolescents, il vient de remporter le prix du Conseil des arts du Canada pour *Casse-tête chinois*, un roman publié dans la collection « Conquêtes » chez Pierre Tisseyre. Responsable de cette collection, Robert Soulières est aussi directeur de la revue *Lurelu*. Mais ce ne sont là que des passe-temps : l'auteur est aussi conseiller pédagogique à plein temps... et père de quatre enfants !

Robert Soulières écrit des contes fantastiques et des polars, des comptines et des légendes, des récits poétiques ou humoristiques. Son prochain titre propose un texte de 16 lignes ; son dernier, de 180 pages. Il suffit de pénétrer dans l'étrange galerie de personnages créés par Robert Soulières pour deviner la polyvalence de l'auteur. Gilbert Milaire, le détective privé de *Casse-tête chinois*, Irma, la jolie jeune chenille du *Bal des chenilles*, le beau Guillaume,

aventurier échoué dans l'estomac de *La Baleine fantastique*, l'émouvant personnage, mi-homme, mi-animal, de *Seul au monde*, Tony, le chat gris vendeur de caramel mou de *Tony et Vladimir*...

Le *Visiteur du soir*, publié chez Pierre Tisseyre, avait remporté le prix Alvine-Bélisle en 1981. « C'est mon best-seller », dit Robert Soulières. Dix mille exemplaires vendus sans publicité. Mais mon préféré, c'est *Seul au monde*. C'est le plus beau, le meilleur... et celui qui s'est le moins vendu. »

En 1982, *Seul au monde* était en nomination pour le prix du Conseil des arts. Ce récit poétique raconte l'histoire d'un homme très laid, avec une tête de poisson et un corps d'ours. Un homme si malheureux qu'il voudrait mourir. Sans gêne, sans fausse pudeur, sans maniérisme pour s'adapter à des enfants, l'auteur aborde une foule de thèmes tabous dans l'univers parfois trop sage de la littérature pour enfants : le suicide, le désespoir, le coup de foudre, le premier amour, le rejet, la marginalisation. Un album grave et émouvant, poétique et sensuel.

« Par-delà les différences, tous mes livres se ressemblent, se plaît à dire Robert Soulières. Au début de *Casse-tête chinois*, je cite Gabrielle Roy. Dans *La Détresse et l'enchantement*, elle parle de ses livres qui dérobent du temps à l'amitié et de ses amitiés qui lui prennent du temps qui aurait pu aller à ses livres. De sorte que ni ses livres, ni sa vie ne sont contents d'elle. Dans la vie, je

suis déchiré. Tout le temps. Entre mes livres, ma famille, mon travail. C'est un thème qui revient toujours dans mes livres. Mes personnages sont pris entre deux mondes. Tony, qui hésite entre sa vie de chat ordinaire et le végétarisme. Max le magicien, qui rêve de tout changer en gagnant le gros lot... »

Robert Soulières n'a pas toujours rêvé d'écrire pour les enfants. À 20 ans, il a écrit deux romans, coup sur coup. « Infects », dit-il. Heureusement qu'ils n'ont pas été publiés. Mais ça m'a permis d'évacuer certaines choses, de laisser sortir le trop-plein. » Son aventure avec les jeunes a débuté à la télé communautaire, à Saint-Jérôme, où il a décroché un contrat de rédaction pour l'émission *Mystère et boule de gomme*. Puis, il est devenu collaborateur à la revue *Vidéo-Press*. « J'ai découvert que je me sentais dans mon élément en écrivant pour les enfants. Je suis à l'aise avec eux mais je ne joue pas de jeux. J'ai 36 ans, je ne suis pas un enfant. Les enfants sont entourés d'amis de leur âge, ils n'ont pas besoin d'un adulte qui fait semblant d'être un des leurs. L'enfance n'est pas un refuge pour moi. Bien au contraire... »

Pour Robert Soulières, l'enfance n'est pas un royaume protégé. Les enfants ne sont pas des adultes en version simplifiée. En écrivant pour eux, il ne s'invente pas de personnalité, il parle de ses problèmes, de ses déchirements, de ses fantasmes, de ses rêves. « Les thèmes sont les mêmes, que l'on parle à des adultes ou à



Robert Soulières.

des enfants, dit-il. L'amour, par exemple. Aimer à 10 ans, ce n'est pas moins fort ou moins compliqué qu'à 30 ans. Et les peines d'amour sont encore plus déchirantes lorsqu'on est enfant. L'angoisse face à l'amour, on vit ça autant à huit ans qu'à 40 ans. Les sentiments n'ont pas d'âge. À 15 ans, on a parfois envie de se jeter dans le fleuve ; à 30 ans, on se retient. Et pensez à la colère. La colère d'un enfant de six ans, c'est dévastateur. »

Robert Soulières est un ardent défenseur de la littérature de jeunesse québécoise. Un militant qui oublie de parler de son dernier titre parce qu'il est trop occupé à promouvoir le travail des auteurs et illustrateurs québécois qui l'entourent. À *Lurelu*, l'objectif est clair : la promotion et la défense de la littérature de jeunesse québécoise. Être à la barre d'une telle publication, c'est, pour Robert Soulières, une « situation privilé-

giée ». « Ça me permet de lire à peu près tout ce qui se publie du côté des enfants au Québec, de savoir où ça bouge dans le domaine de l'illustration, d'être au courant de tout ce qui se passe en édition pour enfants. »

Dans le petit monde de la littérature de jeunesse québécoise, Robert Soulières est avant tout auteur, et auteur « populaire ». Ses livres sont généralement très bien reçus par les jeunes lecteurs. « C'est peut-être parce que chacun de mes livres est tellement différent, dit-il. Je ne refais jamais un livre deux fois. Mes enfants m'aident beaucoup. Puisque j'en ai quatre, je peux penser à chacun d'eux et écrire des livres très différents : pour les tout-petits ou pour les adolescents. Il y a plusieurs années, j'ai inventé un jeu avec mes enfants. Tous les soirs, avant le dodo, les deux aînés se choisissaient un personnage. Une seule règle : ils devaient être très différents. Une poule et un chameau ou une araignée et un crocodile. J'avais 30 secondes pour pondre une histoire. On a joué pendant des mois. »

Assis devant sa table de travail, Robert Soulières panique rarement. Mais il doit écrire 10 pages dans sa journée. Sinon, c'est le désespoir. « J'ai tellement peur qu'un jour le puits soit à sec », dit-il. Les prix ? « Dans le fond, mes enfants, ma femme et mes amis sont plus contents que moi. Le problème avec un prix, c'est que ça ne change rien au talent. On n'est ni meilleur ni pire qu'avant et il faut continuer. C'est comme un marathon. On a beau le terminer une année, ça ne garantit rien pour l'année suivante. Il faut travailler aussi fort. »

Robert Soulières a un autre dada : l'album, l'objet-livre. Il en parle avec ferveur, avec passion, avec amour. « C'est tellement beau, un livre d'enfants. C'est un objet extraordinaire. L'écriture n'en est qu'une partie.

mimi

Tous les enfants aiment MIMI

IBM PC et compatibles
1 lecteur de disque
34,95\$Aussi disponibles sur
Commodore 64-128
MIMI et MIMI à la villeLOGIDISQUE INC.
C.P. 485, Succ. Place d'Armes
Montréal (Québec) H2Y 3H3
(514) 842-5221 — 1-800-361-7633

IL FAUT LIRE SÉBASTIEN JAPRISOT

l'auteur de L'ÉTÉ MEURTIER



La passion des femmes

Après *L'été meurtrier*, Sébastien Japrisot nous livre ici son roman le plus original et le plus spectaculaire, sans doute celui où l'écrivain laisse tomber le plus de masques : si le rive s'y voile de nostalgie, et l'émotion d'autant de malice que de regrets, c'est bien qu'il a choisi de mêler, à sa manière, ses souvenirs à la fiction et de se moquer de ses propres fantasmes.

DENOËL En librairie à 21,95\$

Sébastien Japrisot sera au Québec du 10 au 24 novembre.

Samedi, 15 novembre

14h00:
Belle Rencontre
à la librairie HERMES
1120, av. Laurier ouest

Dimanche, 16 novembre

12h00:
Rencontre avec le public
au Cinéma OUTREMONT
(prix d'entrée)15h00:
Séance de signature
à la librairie CHAMPIGNY
4474 Saint-Denis

Mardi, 18 novembre

18h30:
Soirée Japrisot
("Le passager de la pluie"
et "L'été meurtrier")
au cinéma OUTREMONT
en présence de
Sébastien Japrisot

Mercredi, 19 novembre

De 11h30 à 12h30:
Séance de signature
à la BIBLAIRIE G.G.C.
65, rue Belvédère Sud
à Sherbrooke

Jeudi, 20 novembre

De 11h30 à 13h00:
Séance de signature
à la librairie DEMARC
du Complexe Desjardins18h00:
Inauguration officielle
du SALON DU LIVRE
DE MONTRÉAL
à la Place Bonaventure.
M. Japrisot est l'invité
d'honneur du SLM.

NOUVEAUTÉS

Lise Harou



À PROPOS DE MAUDE

L'histoire d'une relation intime, maintenue des années durant de part et d'autre de l'océan. Souvenirs, lettres, voyages, délirantes et fantasmes s'inscrivent dans le désordre du temps de cette infinie séparation qui poussera au désespoir un des personnages de ce récit.

86 pages — 8,95\$

Carole David



TERRORISTES D'AMOUR

Suivi de

JOURNAL D'UNE FICTION

Un livre extrême, où le récit se perd et recommence toujours, emporté par la colère, le refus, le besoin de séduire jusqu'au bout, de tout dire de ce qui est refoulé, entre la vie et la mort, c'est-à-dire ces existences brisées de ces filles qui n'ont pas de nom.

104 pages — 9,95\$

François Piazza



BLUES NOTE

Huit nouvelles où l'humour côtoie avec succès la poésie, marquées au sceau de la nostalgie, c'est-à-dire ce qu'il y avait avant, de la ville, du pays natal, de l'amour qui s'en est allé, comme la vie... Un bonheur de lecture garanti!

116 pages — 10,95\$

PRIX DU JOURNAL DE MONTRÉAL

Madeleine Gagnon



LES FLEURS DU CATALPA

Poèmes du temps présent. Le temps de l'heure et le temps qu'il fait. Un livre d'amour écrit au fil des jours, au gré de la température, dans une terre d'exil, de glace et de tendresse.

130 pages — 9,95\$

VLB Éditeur la petite maison la grande littérature

Contre la douleur de l'effacement

JEAN ROYER

★ François Charron, *Le Fait de vivre ou d'avoir vécu*, Les Herbes rouges.★ Jean Charlebois, *Tâche de naissance*, éditions du Noroît.★ Hélène Dorion, *Hors champ*, éditions du Noroît.

FRANÇOIS CHARRON bâtit une oeuvre poétique singulière qui, à chaque livre, prend le risque d'aller au bout de son interrogation. Passionné d'absolu, il cherche à habiter la lumière du présent contre la douleur de l'effacement.

Son plus récent livre — et peut-être son meilleur — contient un monde qui s'étrange pour mieux se reconnaître. Paysage de ville, fenêtre ou visage connus disparaissent entre les mots pour nous faire aborder la frontière de l'inconnu, « au-delà du sens ». « Le fond incendié de nos mouvements / possède le savoir indicible. Le poème / me paraît concluant », écrit Charron.

Cette abandon à l'expérience poétique, au langage qui reconstruit l'énigme, Charron l'accomplit non sans avoir traversé son sentiment de vivre au meilleur de sa connaissance. Charron ne jette pas les mots dans l'espace, il crée de l'être poé-

tique avec ce qui lui reste de sensation et d'intelligence du « fait de vivre ou d'avoir vécu ». Pour lui, chaque histoire individuelle devient une histoire du monde.

Cette poésie exprime mieux que toute autre l'inquiétude de vivre et l'incertain ou le sens tenu de la vie, en même temps qu'elle devient poésie d'amour au sens le plus vaste, jusqu'à la tendresse.

Dans *Le Fait de vivre ou d'avoir vécu*, Charron arrive à sa voix la plus ample et la plus mûre. Il faut dire, cependant, que sa volonté d'inscrire dans le poème le langage familier et quotidien rate le plus souvent son effet, ici. La poésie ne réussit pas à assimiler le ton prosaïque qui voudrait servir de paratonnerre au lyrisme. Mais notre malaise est finalement dissipé par la force évocatrice de l'architecture de l'ensemble.

À côté de la poésie métaphysique de François Charron, s'élèvent les voix d'une poésie du corps amoureux. Corps physique et même sexuel chez Jean Charlebois. Corps « déchiré » du langage chez Hélène Dorion.

Avec *Tâche de naissance*, Charlebois continue d'atomiser et d'anatomiser le corps de l'amoureuse, dans un lyrisme qui nous rappelle Éluard et qui ressemble finalement aux discours amoureux et poétiques connus. Ce recueil contient surtout le poème « Ne me touchez pas », un

hymne à la vie qui avait mérité à son auteur le prix de poésie de la Communauté des télévisions francophones, mis en scène par Gaétan Lavoie et interprété par Gilles Renaud pour Radio-Québec.

La poésie amoureuse, c'est chez Hélène Dorion qu'elle se renouvelle. Son livre *Hors champ* nous révèle un des meilleurs poètes des années 1980 au Québec. Cette poésie ne prend pas l'« autre » comme objet mais comme sujet d'une relation amoureuse. Nous voyons au coeur des tremblements, des inquiétudes et des « morsures du réel ».

Dédié à la mémoire de Michel Beaulieu, dont on lit encore l'in-

fluence dans l'écriture de Dorion, ce livre porte, cependant, sa propre émotion. Cette poésie affronte l'oubli du corps dans la mémoire même de l'amour qui le déchirait. Les titres des suites de poèmes — « Filatures », « Ce qui remue sous la chair », « Le long des choses », « Comme une prise sur l'éphémère » — décrivent bien l'introspection de cette poésie.

« De l'histoire cette version / des faits sur le corps antérieur / une autre façon de dire / ce qui se déroule / sous le visible. » Pour moi, *Hors champ* reste un des livres les plus fascinants publiés au Noroît ces derniers mois.



Vient de paraître "Le vrai"

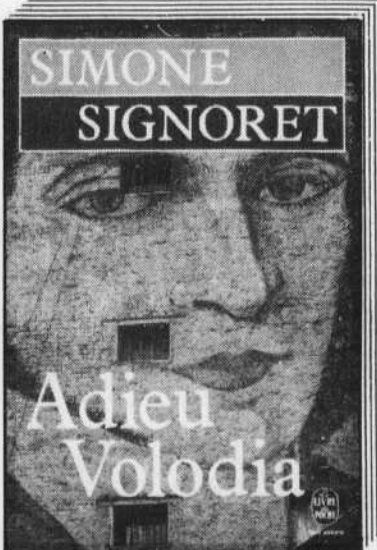
Moi, ta mère
Christiane Collange

Basé sur la propre expérience de l'auteure, ce livre aborde la post-adolescence : ces années de plus en plus nombreuses où parents et jeunes vivent sous le même toit sans partager la même vie. Un best-seller québécois publié initialement chez Fayard.

En vente chez votre libraire



Vient de paraître "Le vrai"

Adieu Volodia
Simone Signoret

Une large fresque de la France de 1925 à 1945, avec ses faits divers et ses assassinats politiques. Un merveilleux roman avec de nombreux personnages inoubliables, rempli d'anecdotes, d'humour, d'émotions, de violence et de peurs. Un best-seller québécois publié initialement chez Fayard.

En vente chez votre libraire

LE SUPER SOLDE

Ne ratez pas l'occasion de vous procurer votre carte-client

«AVANTAGES LEMÉAC»



SE CONTINUE

JUSQU'À 70% DE RABAIS

LEMEAC LIBRAIRIE
371, ave. Laurier Ouest
Outremont QC
H2V 2K6
Tél: (514) 273-2841

DE NOUVEAUX SOLDES SUR LES RAYONS À CHAQUE JOUR

LE DEVOIR CULTUREL

Au nom de tous les siens

LETTRES QUÉBÉCOISES

STÉPHANE LÉPINE

★ Alice Parizeau, *L'Amour de Jeanne*, éditions Pierre Tisseyre, 1986, 251 pages.

« **L** EST bien plus difficile d'être écrivain aujourd'hui qu'il y a quelques dizaines d'années, au temps où le roman s'offrait à tous comme un miroir au bord du chemin, où la littérature ne s'était pas encore trouvée face aux espaces déserts, hantés par des questions-fantômes. » Ces paroles, tirées des carnets de l'écrivain polonais Kazimierz Brandys, me sont revenues en mémoire en lisant le dernier livre d'Alice Parizeau. D'origine polonaise, Alice Parizeau, comme son héroïne Zosia-Sophie, a grandi dans un paysage de ruines et de mort. Jeune fille « slave, passionnée et enthousiaste », elle a connu l'occupation, les bombardements, l'insurrection de

Varsovie.

Aujourd'hui, elle se raconte. L'histoire de Zosia, de son amour pour Tomek, de Jeanne-Janka et de son amour pour Karol n'est peut-être pas autobiographique mais reste imprégnée des souvenirs d'une mémorialiste qui ne cesse, en fait, directement ou indirectement, de parler de son enfance en Pologne, cette Pologne qui, comme l'a écrit Tadeusz Konwicki, « est la scène vivante où s'exprime en agrandissement l'angoisse de la modernité ». Malheureusement, cette dimension symbolique de la question polonaise, la force politique que l'on retrouve dans cette littérature qui ne se contente plus de promener « un miroir au bord du chemin » est absente de l'œuvre d'Alice Parizeau. Avec *L'Amour de Jeanne*, elle n'apporte pas sa contribution à l'histoire de la Pologne, elle n'éclaire pas l'histoire, elle raconte une belle histoire qui aurait pu se passer durant la dernière guerre. Elle nous ressort le brochet réchauffé du héros positif et du conflit éloquent. Confortablement installée au royaume des clichés et des bons sen-

timents, elle aborde l'histoire avec une rigidité et une absence de perspectives qui transforment irrémédiablement le roman en œuvre de musée.

Il faut dire que la question polonaise, avec ses prolongements psychologiques, ontologiques et métaphysiques, est particulièrement difficile à traiter et provoque chez les lecteurs un regrettable désintérêt. Mais, si l'on croit avoir presque tout vu de la Pologne, ce n'est pas parce qu'on connaît son histoire par cœur, mais parce que la littérature qui y est consacrée le plus souvent piétine, répète les mêmes histoires. Une scène dans le ghetto de Varsovie est souvent aujourd'hui, dans un roman, l'emblème du faux. C'est devenu une scène accessoire, ayant déjà servi pour x romans et qui ne veut plus rien dire. Alice Parizeau, plus proche d'un Martin Gray que d'un Elie Wiesel, mauvaise documentariste de sa fiction, nous rabâche, avec *L'Amour de Jeanne*, un propos maintes fois entendu et qui, abordé comme une banale histoire d'amour sur fond de ruines, perd tout intérêt.



Photo Kéro

Alice Parizeau.

Les personnages d'Alice Parizeau (la courageuse Zosia, la courageuse Jeanne, la pauvre Madame Dorota) ressemblent aux héros purs et sans tache des campagnes stakhanovistes. Ni tout à fait libres, ni tout à fait aliénés par les interdits que fait peser la loi hitlérienne, Jeanne et sa

file osent braver l'interdit mais leur prise de conscience s'arrête là où la fiction aurait dû prendre son départ. Elles sont des incarnations idéales de la cause polonaise. Elles sont dans le devoir, devoir d'aider ou d'aimer, devoir de lutter et de résister. Or, quand un personnage n'est animé que par le devoir et une foi aveugle, cela fictionne mal et le lecteur se sent mis à distance de la nature réelle du désir et du combat. Le roman n'est alors plus que le prétexte d'un écrivain — qui écrit aussi par devoir — ou le long (melo) drame d'une conscience en prise avec son sujet, expressément choisi parmi les « grands sujets » de notre époque. Concrètement, cela donne l'histoire d'une femme et de sa fille, impliquées volontairement au cœur de conflits moraux, politiques et humains qui les dépassent, manipulées par une romancière qui ne s'intéresse pas plus à elles qu'au contexte socio-politique dans lequel elles évoluent.

Car Alice Parizeau n'est pas de ceux et celles qui, maquisards dans leur jeunesse, continuent la guérilla contre les libérateurs soviétiques. Fuyant le chaos de l'histoire, Parizeau a trouvé refuge dans notre Québec neutre et tranquille et dans une écriture et un projet littéraire polis,

de bon goût, peu compromettants, qui la mettent à l'abri des conflits qu'elle a pu connaître dans le passé. Roman du détachement dont la devise semble être « J'y ai échappé belle », roman engagé sur les rails d'un programme œcuménique, *L'Amour de Jeanne* est un roman exploitant le moins possible les événements réels qui se manifestent à tout instant dans le livre en une violence fractionnée, dispersée. Il n'y a pas de perspective historique dans le roman de Parizeau, pas plus qu'il n'y a d'engagement politique.

« Depuis des années, écrit Kazimierz Brandys, ce qu'on appelle en Pologne la vie littéraire ressemble à un étang. Sur la surface, pourrissent des lentilles d'eau; plus au fond, naissent des carpes invisibles. » Occupée à décrire la surface des choses, à récupérer un matériau plus tout à fait vierge, Alice Parizeau laisse les vraies questions s'enfoncer dans les profondeurs. Elle aurait pu explorer une conscience d'opprimés et ses sublimations (le mépris de la mort, la fidélité, l'honneur, les problèmes de révolte, de compromis, de défaite...); elle a préféré réécrire *Au nom de tous les siens*. Elle aurait pu travailler la forme, mais, croyant dur comme fer à son roman « à message » (qu'elle n'a d'ailleurs pas écrit), elle a préféré exclure les problèmes formels et prendre pour axiome que la forme romanesque, son langage, sa syntaxe ont peu à voir avec le « message » proprement dit.

À la verve, à l'insolence, à l'ironie de certains romanciers polonais contemporains (je pense à Konwicki et à *La Petite Apocalypse*, par exemple), Parizeau oppose une langue de bois, un style académique et sentimental. Romancière, elle se situe davantage du côté des officiels polonais que de la Pologne vivante.

Comme le soulignait le cinéaste Jerzy Skolimowski dans une entrevue, « oui, le sujet polonais provoque l'oubli ou l'ennui; on dit "on sait bien", mais on ne sait pas pourquoi c'est comme ça, pourquoi les Polonais sont dans une telle situation ». Ce n'est pas dans *L'Amour de Jeanne* que le lecteur québécois trouvera des explications.

Les grands tabous du petit écran

Suite de la page C-1

façon plus douce qu'un film. »

Mais la télévision rend-elle bien compte de la réalité? Pierre Gauvreau trouve que la question est mal posée: « Les fictions imaginaires, ce sont aussi des réalités concrètes; elles représentent la réalité de l'imaginaire. »

Pour lui, il est clair que les contraintes techniques sont beaucoup plus importantes que d'éventuelles contraintes « morales ». « Nos téléromans se sont développés avec la télévision en direct, alors que, dans d'autres pays, ce sont les gens de cinéma qui l'ont créée. Aujourd'hui, on fait plus du théâtre filmé que du film, à cause de l'héritage de toutes ces habitudes. On continue de faire des dramatiques comme si on était encore en direct, en n'accordant, par exemple, que quatre ou cinq décors au maximum par épisode. Résultat: les téléspectateurs canadiens ont plus souvent accès aux paysages de palmiers ou de désert qu'au métro de Montréal ou à la rue Sainte-Catherine, ce qui est tout à fait anormal. »

Ce n'est pas Réjean Tremblay qui dira le contraire. Journaliste à *La Presse*, il est co-auteur de *Lance et compte*. « Cette série est à mi-chemin entre le cinéma et la télé, et fait la preuve qu'avec des budgets adéquats on peut aller plus loin, dit-il. Les scènes d'amour paraissent plus libres parce qu'elles sont filmées comme au cinéma. Pour moi, c'est clair. »

« Nous n'avons pas choisi d'aller plus loin, de montrer quelque chose d'osé, continue Réjean Tremblay. On voulait seulement présenter des êtres humains tout court, des personnages qui n'étaient ni noirs ni blancs. *Lance et compte*, ça se passe comme dans la vie, c'est un monde de gars qui peut paraître machiste, mais le hockey, c'est ça. La série n'est pas faite pour choquer, mais pour montrer. »

Jean-Pierre Desautels, professeur à l'UQAM et auteur de *La Télévision en vrac*, exprime une idée semblable. « S'il y a des tabous dans les téléromans, ce serait plus relié à un genre "anti-cinématographique" qu'à un code moral. Mais on remarque qu'un téléroman traditionnel présente souvent une petite communauté, un monde clos, fermé sur lui-même. Tous les membres du groupe sont définis par rapport aux autres, et les éléments extérieurs, que ce soit un délinquant dans *L'Agent fait le bonheur* ou un voisin dans *Peau de banane*, sont des parasites qui brouillent les règles du groupe. En fait, le seul vrai tabou dans les téléromans québécois est celui de l'intériorité et de la solitude. Les personnages n'en ont jamais.

Sauf dans *Le Parc des Braves*. »

L'auteur du *Parc des Braves*, Fernand Dansereau, s'amuse justement à défier les contraintes techniques du genre, en affirmant que « la contrainte est essentielle en art ».

« Je n'ai jamais expérimenté de censure, dit-il, et je retrouve même une plus grande liberté dans un téléroman qu'au cinéma, où il y a trop d'interlocuteurs qui donnent leur point de vue. »

« Ce téléroman est, pour moi, une très grande expérience, une expérience de dévoilement personnel plus forte qu'au cinéma. Le matériel est tellement abondant qu'il devient impossible de le censurer; ça s'écrit de partout, l'écriture me ramène face à moi-même et me fait travailler l'inconscient collectif. »

« On organise toujours son discours en fonction des contraintes techniques, ajoute-t-il. Un téléroman c'est une petite pièce très courte. J'ai droit à huit interprètes par épisode, un décor neuf tous les mois et demi. Bien sûr que ça me pèse, mais la bordure de la page blanche me pèse aussi quand j'écris... »

Il reste que les contraintes morales existent... dans la tête des responsables d'émissions. Si les réseaux québécois ne possèdent pas de code clair qui dise quoi faire dans le domaine (contrairement aux États-Unis où tout est codifié: il n'y a pas si longtemps, on ne pouvait voir deux personnes non mariées dans le même lit), les chefs de service sont responsables du contenu des missions en fonction du respect des valeurs de la société. Qui définit ces valeurs? Eux-mêmes, bien sûr, et les fictions télévisées reflètent souvent plus la culture de ceux qui les réalisent que la culture de ceux qui les écoutent. Et puis, les valeurs sont changeantes. *He Shoots, He Scores*, la version anglophone de *Lance et compte*, a été épurée sur CBC de plusieurs scènes supposément osées et d'une certaine verve de langage. C'est pourtant le même réseau de télévision!

Selon Jean Salvy, responsable de la production extérieure pour les dramatiques à Radio-Canada, « un télépublic doit être proche de la majorité. Je pense qu'il n'y a aucun sujet tabou, il n'y a que des traitements tabous. Dans ce cas-là, mon critère personnel, c'est de bannir la complaisance. »

Mais la notion de « majorité » demeure boiteuse. Yolande Rossignol, qui a travaillé à Radio-Canada et qui est maintenant présidente de l'Association des réalisateurs de films du Québec, mentionne que les réseaux sont souvent prisonniers de la notion de cote d'écoute à heure familiale. « Une notion très américaine que cette morale du *prime time*, ajoute-t-elle. Mais, contrairement aux

États-Unis, on ne tourne pas de pilotes pour tester des auditoires ciblés. À l'intérieur des réseaux, on est tellement habitué à s'auto-censurer qu'on ne s'en rend plus compte. »

Normand Wener, président du Regroupement pour la défense de la télévision publique, abonde dans le même sens. « Chez les différents réseaux, et particulièrement à Radio-Canada, le jugement porté sur un projet de série est fait au nom du bon goût. Mais qu'est-ce que le bon goût? Ça dépend de l'ouverture d'esprit du réalisateur. Le résultat, c'est que la télévision doit refléter une image acceptable de la vie quotidienne, alors que le rôle d'une télévision publique devrait être de présenter une diversité de contenus. Ce serait bien qu'il puisse exister un comité formé de représentants de différents milieux qui donne son appréciation sur un projet d'émission. »

Les fictions québécoises présentent de remarquables aberrations. Par exemple, les groupes ethniques, qui représentent 20 % de la population et qui seront peut-être la moitié dans 30 ans, sont totalement absents du petit écran. Le travail est très rarement présenté comme une réalité abrutissante, contrairement à ce que vit la majorité des gens. Plus remarquable encore: dans les téléromans, avez-vous remarqué comment personne ne consomme jamais... de téléromans?

Le respect de l'auditoire familial et « normalisé en *prime time* » est une notion qui n'est pas absolue. À Radio-Québec, on est plus audacieux et on le sait, peut-être parce qu'on conçoit plus les émissions en fonction d'un public cible que d'un auditoire large à la personnalité incertaine. « Je qualifie notre traitement d'interrogation critique, explique Kees Vanderheyden, directeur de la programmation à RQ. Nous choisissons d'aborder des problèmes difficiles dans nos dramatiques ou nos séries comme *Parler pour parler*, tout en refusant le racolage ou la violence gratuite. Nous voulons montrer la polyvalence des valeurs dans notre société. »

M. Vanderheyden considère la télé québécoise en général comme étant un peu trop refermée sur elle-même. « On est peu intéressé au monde extérieur, aux technologies, au monde des affaires. C'est comme si, dans nos fictions, on ne participait pas au monde qui se construit. Par exemple, personne n'a jamais pensé à un téléroman sur la Baie-James, avec tout ce que ça implique d'imaginer, de conquête, de projet de société d'avant-garde. »

Alors, quels sont vos tabous préférés au petit écran? Avant de répondre à la question, n'oubliez jamais qu'on est toujours la minorité de quelqu'un d'autre...



Photo Radio-Canada

Carl Marotte et France Zobda dans *Lance et compte*.

Livres Toundra

Les auteurs et les illustrateurs des LIVRES TOUNDRA de Montréal ont retenu l'attention du monde entier avec leurs livres destinés aux enfants. En avez-vous dans votre bibliothèque? Vos enfants et vos petits-enfants en possèdent-ils?

Ce sont des livres que vous pouvez offrir avec fierté à n'importe qui partout dans le monde.



As-tu vu Joséphine? par Stéphane Poulin

En 1986, Poulin a créé une histoire pleine de tendresse à l'intention des enfants de quatre à huit ans. Le petit Daniel vit avec son père et sa chatte Joséphine à proximité du pont Jacques-Cartier. Chaque samedi, Joséphine disparaît. Daniel et son père partent à sa recherche et nous entraînent dans une joyeuse poursuite le long des rues hautes en couleur de l'est de Montréal. (Cet album est publié séparément en anglais sous le titre *Have You Seen Josephine?*) Illustrations en quadrichromie. Relié 12,95\$.

Ah! Belle Cité! / A Beautiful City, abécédaire de Stéphane Poulin

L'an dernier, ce merveilleux album de Poulin sur Montréal a remporté un énorme succès au Salon du Livre. Depuis lors, il a été accueilli avec enthousiasme tant au Canada anglais qu'aux États-Unis où, plus particulièrement, il est le seul album québécois en vente à la boutique du Museum of Modern Art de New York. Pour les enfants de quatre à 90 ans. 26 tableaux en quadrichromie sur Montréal. Relié 11,95\$.



Venez admirer tous ces albums au Salon du Livre, kiosques 317-326.



Le chaudail de hockey par Roch Carrier, illustré par Sheldon Cohen

Cet ouvrage a connu un succès immédiat au Salon du Livre 1985. Comment aurait-il pu en être autrement avec la collaboration de ce grand écrivain du Québec et de cet illustrateur de Montréal dont les films d'animation lui ont valu le prix de la British Academy et 10 autres récompenses internationales? Le tirage total de cet album atteint aujourd'hui 30 000 exemplaires. Faites en sorte de vous en procurer un. Cartonné 14,95\$ Broché 5,95\$ (Également disponible en anglais sous le titre *The Hockey Sweater*.)



Québec je t'aime / I Love You par Miyuki Tanobe

Depuis sa parution 10 ans plus tôt, cet émouvant album qui présente les tableaux que Tanobe a peints avec amour sur le Québec, son pays d'adoption, n'a cessé d'être un cadeau idéal à donner. En fait, c'est le premier album québécois choisi par le magazine suisse GRAPHIS comme offrant les meilleures illustrations du genre au monde. Vingt-deux tableaux. Texte bilingue français-anglais. Cartonné 14,95\$ Broché 5,95\$.

Réponses aux «Dis, pourquoi..?» des 5-8 ans —



Une collection pour les parents dont les enfants de 5 à 8 ans posent des questions. Albums couvertures cartonnées en couleurs. Présentés en images explicatives sous forme de questions-réponses.

Les titres disponibles: Dis-moi qui je suis?
Mon corps
La vie à la maison
Les animaux sauvages
En regardant le ciel et la terre
Première découverte de la montagne à la mer
Les animaux de la ferme et des champs
Le monde merveilleux des volcans
Les hommes de la préhistoire
La cuisine des petits

HACHETTE JEUNESSE

En vente en librairie 13,95\$ chaque album.

LE DEVOIR CULTUREL

LA NOTE BLEUE

GILLES ARCHAMBAULT

ON LE DÉPLORE souvent, moi le premier, le jazz à Montréal est une affaire estivale. Oliver Jones ou Michel Donato, Lorraine Desmarais ou Vic Vogel, on peut toujours les entendre parce que, tout excellents qu'ils soient, ce sont des musiciens locaux. Les cachets qu'ils commandent sont beaucoup plus accessibles que ceux des musiciens américains. Surtout que notre dollar éli-zabéthain n'est plus que la piastre à Lévesque des années 70.

Mais les choses seraient-elles en train de changer quelque peu ? En un court laps de temps, Ralph Townner, Makoto Ozone, le World Saxophone Quartet, Carla Bley, entre autres, sont ou seront venus. Le blues avec Robert Clay, Taj Mahal, Albert Collins n'est pas oublié non plus.

Ce sont là des signes d'espoir qu'il ne faudrait pas dédaigner. La vie du jazz n'est possible que si la scène locale, essentielle il va sans dire, est nourrie par l'apport de musiciens de calibre international. Il faut donc saluer et encourager ceux qui prennent le risque financier — il n'est pas négligeable — d'organiser la venue ici de musiciens que nous connaissons surtout

Juillet en novembre

par le disque. Peut-être pourrais-je me permettre d'insister sur le World Saxophone Quartet, dont le concert, le vendredi 21 à l'église unie Saint-James, sera centré sur de la musique de Duke Ellington. Une occasion de plus d'entendre le merveilleux David Murray qui, au festival, nous avait tant impressionnés.

John Lewis, *The Bridge Game*. Philips 826 698-2. Il s'agit de la version en disque compact de parphrases écrites par John Lewis à partir de préludes et fugues de Bach extraits du premier cahier du Clavier bien tempéré. Bien évidemment, les puristes devront s'abstenir. Lewis joue avec le tact, l'expertise qu'on lui connaît mais les libertés qu'il prend — et c'est son projet même — avec la composition originale risquent de choquer. Pour l'amateur formé par le jazz, à qui ne déplairait pas la musique raffinée du Modern Jazz Quartet ni le mariage subtil du jazz et de Bach, c'est un régal assuré. Présence discrète, dans certaines pièces, d'un accompagnement de violoncelle, viole, guitare et contre-basse.

Dorothy Ashby, *Misty*. Philips 818 280-2. Dorothy Ashby vient de mourir, à l'âge de 54 ans. Elle était tenue pour la harpiste la plus connue du jazz. Dans les années 50, de

fréquentes collaborations avec Frank Wes nous ont donné des disques Prestige excellents. Ce CD, d'une écoute facile mais sans compromis dégradant, est une excursion au pays des standards. On y entend le *Django* de John Lewis, le *Round Midnight* de Thelonious Monk, *Softly as in a Morning Sunrise*, *My Favorite Things*, etc. On omet de nous donner le nom des musiciens qui accompagnent la titulaire de la session. C'est malheureux, car le pianiste n'est pas mal du tout.

Buddy Rich, *This One's for Basie*. Verve 817 788-2. Je ne suis pas un incondicional du batteur. Cette séance de 1956, enregistrée sur la côte ouest, remporte toutefois mon adhésion. Les arrangements de Marty Paich soutiennent et revigorent un répertoire basien très souvent exploré en le purgeant des clichés que finissent toujours par transporter les chevaux de bataille. Ici et là, de brillantes interventions de Frank Rosolino au trombone, Jimmy Rowles au piano, Buddy Collette au ténor et à la flûte, Bob Cooper au ténor. Et la nouvelle mouture en compact vous permet d'oublier que 30 ans se sont écoulés depuis le jour de l'enregistrement. Si vous craignez pour la coloration Basie de l'affaire, sachez que Harry Edison est présent.

Louison Danis au Quat'Sous



Louison Danis devant le théâtre de l'avenue des Pins.

« Mon mandat : l'audace ! »

PAUL LEFEBVRE

À la mi-août, Louison Danis a été choisie pour prendre la direction artistique du Théâtre de Quat'Sous. On savait qu'elle n'aurait pas la tâche facile, prenant le théâtre dans des circonstances pénibles. La directrice précédente, Louise Latraverse, venait de démissionner parce que l'administration du théâtre lui faisait clairement sentir qu'on ne lui faisait plus confiance. Pourtant, Latraverse avait redonné au petit théâtre de l'avenue des Pins la vigueur qu'il avait perdue depuis quelque temps, lui faisant une place prépondérante au sein de l'activité théâtrale montréalaise, transformant chaque nouvelle production en événement attendu.

Ce départ précipité laissait un énorme malaise : une des expériences théâtrales les plus stimulantes de ces dernières années était interrompue en pleine course par un conflit entre direction artistique et direction administrative. Il y avait là matière à débat de fond : il n'aurait pas lieu. Encore aujourd'hui, c'est une histoire regrettable : mais devant ce cul-de-sac, il fallait que quelqu'un ait le courage de reprendre la boîte en mains. C'est lorsqu'elle repêta *Ecart-temps*, qui ouvrirait la saison du Quat'Sous, qu'on a demandé à Louison Danis de poser sa candidature à la direction artistique du théâtre.

« Il y en avait probablement d'autres, dit Louison Danis, qui avait des idées plus précises que les miennes, mais on m'a choisie, je pense, pour mon expérience en direction et en administration et, probablement, pour ma tête de cochon. » Là-dessus, elle éclate de rire. Moins connue à Montréal que dans l'Outaouais, où elle a accompli la majeure partie de sa carrière, Louison Danis est surtout réputée ici comme comédienne : la marâtre dans la reprise d'*Aurore l'enfant martyre* (prix d'interprétation décerné par la critique), l'animatrice impitoyable dans *La Nuit des petits couteaux*, Andromaque dans *Les Troyennes* d'Haus-

vater. Mais Louison Danis a, en fait, touché à tout ou, plus justement, s'est jetée jusqu'au cou dans tout : direction artistique (L'Atelier d'Ot-tawa), direction de production, écriture, traduction (*Agnes of God / Soeur Agnès*, *Creeps / les Tout Croches*), mise en scène, conceptions de costumes. Le Quat'Sous a choisi une femme de théâtre complète, passionnée et *workaholic*.

« La présente saison, dit-elle, c'est celle de Louise Latraverse. Je suis entrée en fonction le 18 août, sans avoir l'intention de faire le ménage et de tout jeter à la poubelle. Je prends la direction d'un théâtre auquel Paul Buissonneau a donné 30 ans d'histoire et je suis encore dans ma période d'apprentissage. Pour la présente saison, il y avait déjà de nombreuses ententes de prises avec des artistes. Et puis, il est complètement idiot de penser planifier une saison en deux semaines. »

« Comme je suis à la découverte du Quat'Sous, je n'ai pas encore de réponses précises quand on m'interroge sur ce que j'ai l'intention d'y faire. Mais j'ai quelques idées de bases. Ma relation avec l'administration est claire, couchée sur papier. Je considère que mon mandat, c'est d'être audacieuse. Je veux que ce théâtre soit un tremplin. Il n'y a pas d'agents au Québec; c'est la responsabilité de théâtres comme le Quat'Sous de lancer, non seulement les

jeunes auteurs, mais aussi les nouveaux acteurs, les nouveaux scénographes. Il est essentiel de favoriser les auteurs canadiens, et j'emploie ce mot à dessein parce qu'à côté de la dramaturgie québécoise, il y a la dramaturgie canadienne-anglaise, qui est scandaleusement mal connue ici et qui a plus à nous dire que ce que beaucoup de gens pensent. A plusieurs niveaux, les Canadiens-Anglais vivent les mêmes choses que nous, des choses que les Américains ou les Européens ne vivent pas. J'aimerais aussi réactiver le 4 Saouls Bar, qui serait un endroit pour accueillir les nouvelles formes de spectacles, ces formes hybrides qu'on ne reçoit nulle part parce qu'elles n'entrent dans aucune case. Je voudrais aussi, lors de chaque production, créer une exposition à partir de notre matériel de travail : de quoi aurait l'air un plan d'éclairage retravaillé par un peintre ? »

« Le théâtre c'est une histoire de transmission, c'est le lieu où le savoir passe des mères aux filles, des pères aux fils, c'est le lieu où une nation se voit évoluer, c'est un lieu où on se voit évoluer. Le théâtre est là pour donner l'espoir aux gens qu'ils peuvent saisir la réalité et la changer. »

« Pour cela, conclut-elle, il me faut faire un théâtre qui change ma vie. Parce que si ce que je fais ne change pas ma vie, je ne vois pas comment cela changerait celle des autres. »

Le Québec depuis 1930

Suite de la page C-1

trese des familles visées par le secours direct, dans les années 30, n'a objectivement que peu à voir avec ces Québécois qui touchent aujourd'hui le bien-être social et qui ont libre accès aux services de santé. Il y a eu enrichissement collectif, c'est indéniable, mais l'inégale répartition des richesses ne semble pas devoir se résorber, malgré les efforts répétés des syndicats. La synthèse ouvre larges ses pages aux grandes luttes ouvrières comme celle des mineurs de l'amiante et aux intellectuels qui vivent, dans les années 50, l'âge des « impatiences ». « Pas question de justifier les inégalités mais ce que nous en disons peut aider à comprendre qu'il y aura toujours des forces pour les contester », dit M. Ricard en entrevue.

L'ouvrage vise une « synthèse cohérente » d'un demi-siècle d'histoire passionnante et veut évacuer les jugements à l'emporte-pièce. Je crois qu'on y réussit bien en narrant les hauts et les bas de la lutte aux disparités régionales, notamment l'expérience décevante, au total, du Bureau d'aménagement de l'est du Québec (BAEQ), la colère succédant à tant d'espoirs suscités par la phase de consultation des intéressés.

Les spécialistes authentiques ne trouveront sans doute pas grand-chose de neuf; ce n'est pas à eux qu'on destine cette histoire. Chacun de ces spécialistes (en arts, en économie, en politique, en communication, etc.) s'en inspirera, souhaiter-t-on, pour resituer dans une perspective plus globale le domaine qu'il connaît le plus. Notre livre peut aussi constituer une incitation à des recherches plus amples, disent les membres de l'équipe, qui ne perdent pas contact et remettront bientôt à jour certains des chapitres du premier tome. Pour l'instant, chacun tend à reprendre ses recherches là où il les avait laissées. Jean-Claude Robert, qui fait beaucoup de travaux sur le 19e siècle, se dit qu'il est toujours utile, dans un exposé sur l'agriculture au siècle dernier, de connaître ce qu'elle est devenue. Ses collègues ont des réflexions semblables, tel M. Ricard, qui apprécie qu'on insère de plus en plus les lettres, les arts, les divertissements et les grands moyens de communication dans un profil d'époque qui peut enrichir les « littéraires », les « sociaux » et les autres.

Ce fut en quelque sorte, pour les quatre auteurs, un « séminaire avancé sur le Québec contemporain », repoli maintes fois pour mieux

trouver le ton juste et se défaire du jargon spécialisé. Nous sommes tributaires de l'état actuel de la recherche, fait remarquer le collectif de rédaction; il est possible que, dans 20 ans, avec d'autres documents et poussés par d'autres préoccupations, d'autres adoptent une autre approche : « Les questions qu'on se pose maintenant orientent toujours le regard que l'on arrête sur le passé. »

Les 240 illustrations de l'ouvrage sont le plus souvent percutantes : ici, une touche de propagande en faveur de l'effort de guerre (patrons et ouvriers, unissez-vous... ou encore des visages féminins épanouis parmi tant de douilles d'obus !); là, c'est l'infamie d'une affiche apposée sur un poteau à Sainte-Agathe, pour prévenir les juifs qu'ils ne peuvent acheter des terrains; ou encore (p. 315) un clergé en grande pompe entoure deux politiciens en complets sombres (Drapeau et Duplessis en 1955). Bien d'autres photos offrent des aperçus sur le champ social, comme ces affiches unilingues anglaises, rue Sainte-Catherine, dans les années 50 !

M. Linteau va même jusqu'à suggérer aux gens pressés de s'attarder sur les illustrations tout d'abord, puis de feuilleter les introductions aux grands volets de la synthèse. Le tout forme un « ouvrage de référence » et les auteurs récusent toute préoccupation pédagogique (il y a quand même la joie d'un « outil de travail » de plus, offert aux étudiants de cégep et d'université). On acquiesce aussi à une attitude de communicateurs attentive à faire passer un message clair, dans un esprit de nuances et de complexité.

«...l'interprétation grandiose de Gabriel Gascon, donne à cette soirée au théâtre une ampleur telle que l'on en redemanderait encore...»
Robert Lévesque, *Le Devoir*
«L'interprétation de Monique Mercure et de Gabriel Gascon est inoubliable... si vous aimez le théâtre, il FAUT voir Tête-à-tête.»
Raymond Bernatchez, *La Presse*
«Two heads, at their best... The actors, are superb... Jean-Louis Roux has directed the play with admirable, almost Brechtian restraint...»
Pat Donnelly, *The Gazette*

MONIQUE MERCURE
SIMONE DE BEAUVOIR

GABRIEL GASCON
JEAN-PAUL SARTRE

DANS

TÊTE
À
TÊTE

Jean-Paul Sartre,
trois jours
avant sa mort,
dans l'appartement
de Simone de Beauvoir...
Une pièce vibrante,
passionnée,
d'une fraîcheur
de commencements.

DE RALPH BURDMAN

TRADUCTION ET MISE EN SCÈNE

JEAN-LOUIS ROUX

SCÉNOGRAPHIE

PAUL BUSSIERES

ECLAIRAGES

MICHEL BEAULIEU

DU 5 NOVEMBRE AU 20 DECEMBRE 1986

DU MARDI AU SAMEDI 20 HEURES, MARDI MERCREDI JEUDI 10S VENDREDI ET SAMEDI 12S

UNE PRODUCTION DE LA SOCIÉTÉ DE LA PLACE DES ARTS DE MONTRÉAL

LES FAUTEUILS DU CAFÉ DE LA PLACE SONT MAINTENANT NUMÉROTÉS



Le Café de la Place
Place des Arts

Reservations téléphoniques
514 842-2112. Frais de service
Redevance de 15¢
sur tout billet de plus de 75¢

LE DEVOIR VOUS OFFRE LA QUALITÉ

POUR INSÉRER UNE ANNONCE SOUS LA RUBRIQUE
CARRIÈRES ET PROFESSIONS 842-9645

LE MESSIE
HANDEL

Commanditaire :
**McLEOD
YOUNG
WEIR**

**BASILIQUE
NOTRE-DAME**
Mercredi, jeudi, 17, 18 décembre
19 h 30

CHARLES DUTOIT
chef

SYLVIA McNAIR, JANICE TAYLOR
soprano mezzo-soprano

KEITH LEWIS, VICTOR BRAUN
ténor baryton

Chœurs de l'OSM (I. Edwards, chef)

Billets : 21\$ - 18\$ - 13\$ - 7,50\$

en vente au guichet de la Place des Arts (aucun frais)
et à tous les comptoirs TICKETRON (+ frais)

**ORCHESTRE SYMPHONIQUE
DE MONTRÉAL** **CHARLES DUTOIT**

NOUVELLE SÉRIE

**LES CONCERTS
BANQUE ROYALE**

**BAROQUE
CLASSICISME**

**BASILIQUE
NOTRE-DAME**

Mardi, 16 décembre

Charles Dutoit, chef
Sylvia McNaïr, soprano
Janice Taylor, mezzo-soprano
Keith Lewis, ténor
Victor Braun, baryton
Chœur de l'OSM (I. Edwards, chef)

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL
HANDEL Le Messie

Mercredi, 28 janvier

Trevor Pincock, chef et pianiste

**ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE
MONTRÉAL**

HANDEL Water Music
*HANDEL Concerto pour piano en
ré majeur*
HANDEL Samson, ouverture
HANDEL Symphonie no 93

Vendredi, 24 avril

Helmut Rilling, chef
Edith Wiens, soprano
Janice Taylor, mezzo-soprano
David Gordon, ténor
Andreas Schmidt, basse (pour Haydn)
William Parker, basse (pour Mozart)
Chœur Gächinger Kantorei

**ORCHESTRE DU CENTRE NATIONAL
DES ARTS**

*HANDEL Messe en ré mineur, Hob. XXII-II -
"Lord Nelson"*
MOZART Requiem en ré mineur, K. 626

Mercredi, 27 mai

Charles Dutoit, chef
Edith Wiens, soprano
Sandra Graham, mezzo-soprano
Howard Crook, ténor
Claude Corbell, basse
Gary Relyea, basse
Chœur de l'OSM (I. Edwards, chef)

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL
BACH La Passion selon Saint-Matthieu

Abonnement : 81\$, 66\$, 52\$, 30\$

en vente seulement à l'OSM — 842-9951

Portez à votre carte — Visa — MasterCard — enRoute
— American Express

**CHAQUE ABONNÉ
RECEVRA UN DISQUE DE
L'OSM**

**OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE
DE MONTRÉAL** **CHARLES DUTOIT**

LE DEVOIR CULTUREL

Dutoit et Muti chez Roméo et Juliette

DISQUES

CAROL BERGERON

★ **Roméo et Juliette**, d'Hector Berlioz, op. 17 : Florence Quivar (mésosoprano), Alberto Cupido (ténor), Tom Krause (basse), l'Ensemble vocal Tudor de Montréal et le Chœur de l'Orchestre Symphonique de Montréal (OSM) (chef de chœur, Jean-François Sénot), l'OSM, dir. Charles Dutoit; *Symphonie funèbre et triomphale*, op. 15 : Jeffrey Budin (trombone), le Chœur de l'OSM (chef de chœur, Jean-François Sénot), OSM, dir. Charles Dutoit. London 417 302-1, 417 302-2.

★ **Roméo et Juliette**, de Berlioz, op. 17 : Jessye Norman (soprano), John Aler (ténor), Simon Estes (basse), le Westminster Choir (chef de chœur, Joseph Flummerfelt), le Philadelphia Orchestra, dir. Riccardo Muti. EMI Angel DSB-3997.

VINGT DISQUES en cinq ans, et l'OSM occupe maintenant une place de choix parmi les grandes formations instrumentales du monde. Charles Dutoit et ses musiciens ont ainsi gagnés un pari qui, il y a à peine 10 ans, aurait semblé saugrenu à plus d'un mélomane.

Dans une telle conjoncture, on conçoit facilement qu'aussi bien chez Decca qu'à l'OSM, on ait la barque légère. On nous promet la sortie de trois nouveaux disques consacrés à Felix Mendelssohn, aux Russes Modeste Moussorgski et Nikolai Rimski-Korsakov, et enfin à Gusrav Holst (*Les planètes*). D'autre part, on vient à peine de terminer l'enregistrement de *Petrouchka*, de Stravinski, et des suites de *L'Arlésienne* ainsi que de *Carmen* de Bizet. Le printemps prochain on complètera le cycle des quatre symphonies de Berlioz par la seconde : *Harold en Italie*, avec l'altiste israélien Pinchas Zukerman.

La *Symphonie fantastique*, *Roméo et Juliette*, *Harold en Italie* et la *Symphonie funèbre et triomphale*, si ces quatre oeuvres appartiennent au genre de la symphonie, elles n'ont que très peu retenu de sa forme classique telle qu'on la retrouve chez Haydn, Mozart ou Beethoven. Chacune d'elle apporte un modèle inéditable, écrit Claude Ballif (*Berlioz*, au Seuil), un modèle nécessairement chaque fois remis en question et renouvelé. Le seul point commun : le moi immense de Berlioz.

Plutôt autodidacte, Berlioz musicien s'est fait en étudiant notamment les partitions de Beethoven, Weber et Spontini. Toutefois, il ne faut pas chercher trace d'un épigonalisme primaire, ce génial compositeur n'en avait pas besoin. Selon Ballif, « le musicien fait corps avec le réel qui, à son tour, devient une émanation d'une spiritualité sonore écartant toute convention de style ou de méthode ».

Symphonie ou pas, le *Roméo et Juliette* de Berlioz est le plus bel hommage qu'un musicien ait su rendre au chef-d'oeuvre de Shakespeare. Écrite pour chœurs (un petit chœur de 16 voix qu'on entend dans le prologue, et un grand chœur qui peut contenir jusqu'à 270 voix), trois solistes et orchestre, l'oeuvre atteint des sommets vertigineux d'expression dans les parties réservées à l'orchestre seul. La nuit d'amour et la mort des amants sont à cet égard les exemples les plus probants.

Deux versions de la symphonie *Roméo et Juliette* viennent de paraître sur le marché du disque : deux orchestres nord-américains de grande classe, celui de Philadelphie et celui de Montréal; deux chefs d'orchestre éminents : Riccardo Muti

et Dutoit; deux tris de belles voix : un trio américain chez Angel, Jessye Norman (superbe, incomparable), John Aler (excellent) et Simon Estes (moyen, un déplorable accent en français); un trio cosmopolite chez Decca, Florence Quivar (américaine, décevante), Alberto Cupido (italien, excellent, bien que moins bon que son collègue) et Tom Krause (finlandais, remarquable); les deux groupes vocaux rivalisent en qualité. À noter que dans l'enregistrement Decca, les Tudor Singers et le chœur de l'OSM ont été préparés par Jean-François Sénot. Ce détail n'est pas clairement indiqué dans le générique.

Si les deux chefs, Muti et Dutoit, nous livrent probablement le meilleur d'eux-mêmes, le résultat, dans les deux cas, n'est pas forcément transcendant. Muti obtient une belle sonorité ronde et des couleurs orchestrales tout à fait appropriées à



l'atmosphère de l'oeuvre mais il reste dans l'ensemble plutôt sage. Dutoit, merveilleux magicien des sonorités de l'orchestre berliozien, captivé, séduit l'oreille, mais ne fait pas vibrer le coeur. Il manque à ces deux chefs, et surtout à Dutoit, ce brin de folie qui donne à l'émotion son nécessaire vertige.

« Beaucoup d'intensité, souvent de la violence, une passion qui ne se dément pas... »
Jean Beaunoyer, La Presse

« Le show de l'année... »
François Dompierre, CKAC

« Un spectacle sans bavure, articulé comme une pièce de théâtre... un show très serré, personnel... »
Francine Girmaldi, CBF Bonjour

« De l'émotion concentrée, pure, vive et brûlante... Il faut voir La Passion selon Louise. »
Paule LaRoche, Le Droit

FORESTIER CE SOIR 9h

LA PASSION selon Louise

SUPPLÉMENTAIRES 27, 28, 29 NOVEMBRE 20H30

UNE PRODUCTION SPECTRA

Ministère des Affaires culturelles

MARIE CARDINAL

LA MÉDÉE D'EURIPIDE

mise en scène: Jean-Pierre Ronfard

avec Sophie Clément, Robert Gravel, Aubert Pallascio, Gisèle Schmidt, Raymond Legault, Alain Fournier, Roger Léger, Ginette Morin, etc.

décor: Danièle Lévesque
costumes: Ginette Noiseux
éclairages: Michel Beaulieu
environnement sonore: Jean Sauvageau, Paul Béland
accessoires: Richard Lacroix
régie: Emmanuelle Beaugrand

Le Théâtre du Nouveau Monde
84, rue Sainte-Catherine ouest
Métro Place des Arts

Avant-Première
18 et 19 novembre
Billets: \$5 et 10\$

LA BRASSERIE O'KEEFE
UNE PRÉSENCE ACTIVE
DANS LA VIE DU TNM

RADIO-MUSIQUE □ RADIO-CULTURE □ RADIO-CANADA

24 HEURES SUR 24 AU RÉSEAU FM STÉRÉO DE RADIO-CANADA

Samedi 15 novembre 1986

12h00 Les Jeunes Artistes
Ens. à cordes Tabaret, dir. David Currie, Christina Petrowska, p. extr. Mikrokosmos (Bartok); Divertimento (Archer); Sérénade no 6, K. 239 (Mozart); 5 Pièces, op. 4 (Hindemith).

13h00 Des musiques en mémoire
Petite histoire du ragtime. Anim. Elizabeth Gagnon.

14h00 L'Opéra du samedi
« Dialogue des carmélites » (Poulenc); Gaëtan Laperrière (Marquis de la Force); L'opéra (Chevalier de la Force); Patrick Timmy (Thierry); Maureen Forrester (Madame de Croissy); Carolyn Blackwell (Sœur Constance de St-Denis); Janet Stubbs (Mère Marie de l'Incarnation); Brian McIntosh (Docteur Javelin); Carol Vaness (Madame Lidoine); Odette Beupré (Mère Jeanne de l'Enfant Jésus); Kimberley Barber (Sœur Mathilde); Martin Chambers (Père Confesseur); Dennis Giesbrecht (L'ermite); Christopher Covea (Le commissaire); Barry Stibwell (Officier); John Fanning (Géolier); chœur et orch. du Canadian Opera Company de Toronto, dir. Jean Fournier.

15h00 Mélodies
Claude Létoir, baryton, et Marjorie Tanaka, p. « Les Chants du harpiste » (Wolf); « Le Jardin mouillé » et « Cœur en péril » (Roussel); « Chanson espagnole », « Chanson italienne », « Chanson romanesque », « Chanson épique » et « Chanson à boire » (Ravel).

16h00 Musique de table
Extr. Sonate pour flûte et harpe, BWV 1013 (J.S. Bach); Quintette, D. 667 (« La Truite ») (Schubert); Toccata, BWV 911 (J.S. Bach); Concerto pour violon no 4, K. 218 (Mozart); « Devant le jet d'eau » (Zabel). Anim. Jean-Paul Nollet.

20h00 Orchestres américains
Orch. symphonique de Boston, dir. Rafael Kubelik; Symphonie no 5, op. 67 (Beethoven); Concerto pour orchestre (Bartok).

22h00 Les Musiciens par eux-mêmes
Inv. Claude Mercier-Ithier, facteur de clavecins. Int. Georges Nicholson.

23h00 Jazz sur le vif
Émission enregistrée au Festival international de Jazz de Montréal 1986. Inv. vedette: Paul Bley. Anim. Michel Benoit.

Dimanche 16 novembre 1986

0h00 Musiques de nuit
Anim. Georges Nicholson.

5h55 Méditation
« Dieu, l'âme et le sentiment » (Francis Jammes).

6h00 La Grande Fugue
Ire h.: « Humoresque » (Schumann); Ballade, op. 10 (Chopin); « Dreamers » (Hamish); 2e h.: « Clair de lune » (Debussy); « Seven Tears » (Dowland); 2 Préludes (Rachmaninov); 3e h.: Sonate, op. 27 no 2 (Beethoven); Sonate en si min. pour violoncelle et clavecin (C.P.E. Bach); Fantaisie pour violon no 7 (Telemann); « Sonnerie de Sainte-Geneviève » (Mauris). Anim. Gilles Dupuis.

9h00 Musique sacrée
« Requiem » (Barber); Choral no 7 (Hommilius); « Concerts sacrés » (Bortniansky); « Les Gilles Dupuis ».

10h00 Récital
Robert Langvain, fl., et Diane Mauger, p.: Sonate en fa (Frank).

10h30 Les Gouttes réunies
Rencontre avec Guillaume de Machaut. Extr. « L'art musical et poétique de Guillaume de Machaut » et « Messe de Notre-Dame » (Machaut). Anim. Michel Keable.

11h30 Concert intime
Sherman Friedman, clavier; Hélène Ga-

gné, vc.; Dale Bartlett, p.: Trio, op. 120 (Fauré); Pièce, op. 83 no 8 (Bruch).

12h00 Pour le clavier
Grand dossier sur le pianiste Solomon (8e de 13). Sonates, op. 31 no 3, et op. 53 (Beethoven); Solomon. Inv. Pierre Brunel. Int. Pierre Raimville.

13h00 Suite canadienne
Portrait de Jean Valierand - Le Diable dans le beffroi, 4 Mélodies sur des poèmes de Saint-Denis Garneau; « Cordes en mouvement »; « Le Magicien »; « Sonates »; « Prélude pour orchestre. Anim. André Hébert.

14h00 Concert dimanche
Concert enregistré à la salle Claude-Champagne le 30 octobre dernier. The Franciscan Quartet. Quatuor, op. 18 no 6 (Beethoven); « Three Archetypes for String Quartet » (Hawkins); commande de la Société Radio-Canada pour le Concours international de quatuors à cordes de Banff, Quatuor, op. 51 no 2 (Brahms). Anim. Jean Deschamps.

16h00 Les Grandes Religions
« L'Evangile et les cultures » (11e); L'Eglise et les cultures de l'Inde. Inv. Michel Amaladoss; Consultant: Gilles Langvain, s.j., de l'Université Laval. Anim. Diane Giguère.

17h00 Tribune de l'orgue
Émission consacrée à Marcel Dupré (dern. de 3). « Évolutions », op. 37 - 3e partie; François Aubert, org.; « Sinfonia », op. 42; Claude Webster, p.; et Benjamin Waterhouse, org.; Trio pour violon, violoncelle et orgue, op. 55; Denise Lupien, vl.; Mariette Gendron, vc.; et Monique Gendron, org.; Sonate pour violoncelle et orgue, op. 60; Mariette Gendron, vc.; et Monique Gendron, org. Anim. Michel Keable.

18h00 À travers chants
The Stewart Hall Singers, dir. Mary-Jane Puu. Anim. Myra Cree.

19h00 Musique de table
Extr. « Mignon » (Thomas); Quatuor, K. 387 (Mozart); « Danses slaves », op. 72 nos 7 et 8 (Dvorak); Extr. Symphonie no 9 « La Grande » (Schubert); « Le Vol du bourdon » (Rimski-Korsakov). Anim. Jean-Paul Nollet.

20h00 Musique actuelle
Concert de la Société de Musique Contemporaine du Québec dédiée à Maryvonne Kendergi. « Champs 1 » (G. Tremblay); « Pohjatuuli » (Longtin); « Treize couleurs du soleil couchant » (Mural); « Palau Dewata » (Vivier). Anim. Janine Paquet.

22h00 Communauté des Radios publiques de langue française
Relecture de Rabelais. Prod. Radio France.

23h00 Jazz sur le vif
De Rimouski. Karen Young et Michel Donato - Ens. Bémol 9.

Lundi 17 novembre 1986

0h00 Musiques de nuit
Anim. Monique Leblanc.

5h55 Méditation
« Pour que l'union se conserve au-delà de la mort » (Francis Jammes).

6h00 Les Notes Inégales
Ire h.: « Le Réveil de Flore » (Drigo); « Le Chant des oiseaux », « Quand comment verras-tu d'herbes et fleurs (Jancquin); Barcarolles nos 6, 11 et 12 (Fauré); Concerto grosso, op. 5 no 9 (Gemini); 2e h.: « La Perra mora » (Guerrero); « Romance de Abinder-raez » (Pisador); « Fantasia 7 Gallarda » (Mudarra); Trio, K. 564 (Mozart); Sonate en trio no 6, BWV 385 (Handel); « Bachianas Brasileiras » no 1 (Villa-Lobos); 3e h.: « Galop des comédiens » (Kabalevsky); Extr. Concerto no 5 « Empereur » (Beethoven); « La Charnueuse et le Romancier » (Contant); Concerto pour trompette et piano (Albinoni); Petites pièces pour cornemuse et viole à roue (Biber); Sinfonia, W. 182 no 4 (C.P.E. Bach). Anim. Francine Moreau.

9h00 Les Notes Inégales
Ire h.: Trio no 2, op. 80 (Schumann); « L'Art de la modulation » (Philidor); Danses allemandes, WoO 8 nos 1 à 4 (Beethoven); 2e h.: Pastorale pour flûte et orchestre (Frumere); Sonate pour piano, H. XVI/37 (Haydn); Concerto à 7 en fa (Telemann); 3e h.: Parthia en si bém. (Vanhall); ou: « La Flûte enchantée » (Mozart); Concerto, op. 12 (Babel); Tarentelles (Reverio); Tarentelle, op. 43 (Chopin); « La Danza » (Rossini); « Danse macabra » (Saint-Saëns). Anim. Francine Moreau.

Mardi 18 novembre 1986

0h00 Musiques de nuit
Anim. Monique Leblanc.

5h55 Méditation
« Agonie d'une mère » (Francis Jammes).

6h00 Les Notes Inégales
Ire h.: Trio no 2, op. 80 (Schumann); « L'Art de la modulation » (Philidor); Danses allemandes, WoO 8 nos 1 à 4 (Beethoven); 2e h.: Pastorale pour flûte et orchestre (Frumere); Sonate pour piano, H. XVI/37 (Haydn); Concerto à 7 en fa (Telemann); 3e h.: Parthia en si bém. (Vanhall); ou: « La Flûte enchantée » (Mozart); Concerto, op. 12 (Babel); Tarentelles (Reverio); Tarentelle, op. 43 (Chopin); « La Danza » (Rossini); « Danse macabra » (Saint-Saëns). Anim. Francine Moreau.

9h00 Musique en fête

Anniversaire de Catherine II, impératrice de Russie. Symphonie no 3 (Frédéric II de Prusse); Sonate VII pour flûte (Leclair); Extr. Boris Godounov (Moussorgsky); Concerto à quatre (Galuppi); « Polonaises » (Chopin); « Lieutenant Kijé » (Prokofiev). Anim. René Larochelle.

11h30 Les Jeunes Artistes
Denis Quevillon et Bruno Perron, gui.; Allemande et fantaisie (Handel); Extr. Symphonie « Londres » (Haydn/Carrilli); « Triptico » (Santorsola); « Tango espagnol » (Albeniz); Prélude et fugue en mi (Castelluovo Tedesco).

12h00 Présent-musique
Magazine d'actualité musicale sous forme de reportages, de chroniques et d'entrevues en provenance du pays et des principales capitales de la musique. Anim. André Vigant.

13h00 Au gré de la fantaisie
Concours-énigme. Anim. Colette Mersy.

16h00 Libre parcours
Actualités littéraires. Anim. Gilles Archambault.

16h30 De l'opium au chocolat
12e de 15. « La drogue et la performance ». Inv. Robert Dugal, Bruno Boutin et Henri Cohen. Rech. et anim. Albert Martin.

17h00 Latitudes
« Tour de Bretagne » (12e de 13). Armen. Inv. Yann Breklien, Bernard Cadoret, Michèle Cadoret, Patrick Fanch, Francis Paget, Félix Legarec et Martial Ménard. Int. et anim. Richard Joubert.

17h30 L'Air du soir
Un bouquet des plus belles pages du répertoire lyrique et symphonique conçu spécialement pour agrément l'heure du souper. Anim. Danielle Charbonneau.

19h00 Musique de chambre et Concerts européens
Concert de la saison internationale de l'U.R.T. (orch. national de France, dir. Ili Segerslam et Arturo Tamayo); « Tif ereth » (Nunes). Anim. Michel Keable.

21h30 Théâtre du lundi
Ire partie: magazine d'actualité culturelle. Anim. Michel Vais; 2e partie: « Le Containier » de Daniel Cadet; 1er prix (30 minutes) du XIVe Concours d'oeuvres dramatiques radiophoniques de Radio-Canada. Lect. Yvan Benoit et Michel Breton; « Le Métro de la dernière chance » de Gerald Galarneau. Lect. Danielle Lepage et Jean-François Pichette.

23h00 Jazz-soliloque
« Morning Star »; Lorne Lofsky/Ed Bickert; « One Plus Two Blues »; Larry Coryell/Philip Catherine; « Cabbage Patch »; Mama Vance/Art Hodges; « Surfride »; Art Pepper; « Waltz for Debby »; Stanley Cowell; « Ill Wind »; Tommy Flanagan; « Blues in B » et « Wholly Cats »; Charlie Christian; « Blue Blues »; Bessie Smith. Anim. Gilles Archambault.

Mercredi 19 novembre 1986

0h00 Musiques de nuit
Anim. Pierre-Olivier Désilets.

5h55 Méditation
« Partagé entre l'amour et la haine » (Francis Jammes).

6h00 Les Notes Inégales
Ire h.: « Prélude à l'après-midi d'un faune » (Debussy); « Sing Sea to Sea » (Cable); Quatuor, op. 12 no 1 (Abel); Concerto pour cordes, op. 10 no 12 (Albinoni); 2e h.: Sonate, op. 24 no 1 (Debussy); « Romance », op. 50 (Beethoven); « Ricercare » (Costa); Concerto en do pour 3 pianos (J.S. Bach); 3e h.: Concerto « Il Sospetto » (Vivaldi); « Le Père au rocher »; D. 965 (Schubert); Sonate en la min. (Bisaglia); Préludes, op. 28 nos 1 à 6 (Chopin); « Domino noir » (Auber). Anim. Francine Moreau.

9h00 Musique en fête
Le bicentenaire du compositeur allemand Carl Maria von Weber. Duo pour guitares; Menuet et trio pour guitare, flûte et alto; Symphonie no 1; Concerto pour clarinète no 1, op. 73; Lieder pour voix et guitare; « Konzertstück » pour piano, op. 79; Extr. « Der Freischütz »; ou: « Opéron » (Weber). Anim. René Larochelle.

11h30 Récital d'orgue
Raymond Perrin, église Notre-Dame-de-Lourdes de Verdun. Oeuvres de Liszt: « Les Pétrus » et « Évolution à la Chapelle Sixtine ».

12h00 Présent-musique
Anim. André Vigant.

9h00 Musique en fête

Musiciens à la plume: les écrits d'Igor Stravinsky: « Feu d'artifice » et « Le Chant du rossignol » (Stravinsky); « Symphonie » (Debussy); « Symphonies d'instruments à vent » et « Noces » (Stravinsky); Sonate no 26, op. 81a (Beethoven); Concerto pour piano et instr. à vent (Stravinsky); Quatuor à cordes no 1, op. 11 (« Tchakovsky »); « Variations pour orchestre à la mémoire d'Aldous Huxley » (Stravinsky). Anim. René Larochelle.

11h30 Concert intime
Eric Wilner, fl., et Sherman Friedman, clar.; 3 mouvements en si bém. (Borza); 5 duos (Sleevens).

12h00 Présent-musique
Anim. André Vigant.

13h00 Au gré de la fantaisie
Anim. Colette Mersy.

16h00 Libre parcours
Actualités littéraires. Anim. Gilles Archambault.

16h30 Présence de l'art
Actualités artistiques et entretiens sur le thème « Art et politique ». Anim. Christiane Charette, Gilles Daigneault et Robert Racine.

17h30 L'Air du soir
Anim. Danielle Charbonneau.

19h00 Musique de chambre et Concerts européens
Concert de la saison de l'ORF - Festival Berg-Berio de 1985. Chœur et orch. symph. de l'ORF, dir. Luciano Berio; Aldo Bennici, alto; « Voix pour alto solo et 2 groupes d'instruments et « Coro » pour voix et instruments (Berio).

21h30 En toutes lettres
Magazine consacré à la littérature de chez nous. Chroniqueurs: Jean-François Chassay (fiction); Jérôme Daviault (essais); Roch Poisson (revues); René Ferron (reportage); « Ton petit dauphin » de Diane-Monique Daviau. Lect. Madeleine Arsenault. Anim. Réjane Bougé.

23h00 Jazz-soliloque
« Moonglow »; Dick Wellstood; « Ray's Idea »; Rob McConnell; « Birth »; Max Roach/Anthony Braxton; « My Reverie »; Sonny Rollins; « Ritta Ditta Blues »; Teddy Edwards; « Apple Jump »; Dexter Gordon. Anim. Gilles Archambault.

Jeudi 20 novembre 1986

0h00 Musiques de nuit
Anim. Pierre-Olivier Désilets.

5h55 Méditation
« Une personne appelée au service de Dieu » (Francis Jammes).

6h00 Les Notes Inégales
Ire h.: Concerto pour orgue (Paer); Sonate no 1 en si min. (Leclair); 2e h.: Symphonie en ré (Haydn); « Impromptu-capriccio » (Cui); Bransle (Arbeau); Duo pour violoncelles, op. 1 no 3 (Duport); Concerto en ré pour trompette (Fasch); 3e h.: « Choeurs des cloches » (Leonecavallo); Quatuor en si bém. (J.C. Bach); Mélodie, op. 3 no 1 (Rubinstein); Variations sur un thème de Mozart; (Glinka); Concerto, op. 11 no 9 (Borjoni); Extr. « Guillaume Tell » (Rossini). Anim. Francine Moreau.

9h00 Musique en fête
Anniversaire de la mort de Johann Helmsch Roman, compositeur suédois. Extr. Sinfonia no 20 et « Drottningholmssymfonien » (Roman); Sonate en trio no 6 (Zelenka); « Wettlauf » (Berwald); « Messe suédoise » pour solistes, chœurs et orch. (Roman); « Mikrogramm » (Hammarberg); Extr. « Le Roi Christian II »; op. 27 (Sibelius); Sonate no 11 pour flûte et bc. (Roman). Anim. René Larochelle.

11h30 Récital
Christian Parent, p.: Fantaisie, op. 49 (Chopin); « Pavane » et « Jeux d'eau » (Ravel).

12h00 Présent-musique
Anim. André Vigant.

13h00 Au gré de la fantaisie

« Clair-obscur », ou l'art de traiter en musique le jeu des ombres et de la lumière. Anim. Colette Mersy.

16h00 Libre parcours
Essais québécois non littéraires. Anim. Dorval Brunelle.

16h30 Visions actuelles
5e de 14. « Les codages génétiques ». Inv. Dominique Stéhelin, biologiste et cancérologue. Rech. texte et int. Janine Delaunay. Lect. Diane Giguère.

17h00 Progrès et perspectives
« 12 clés pour la biologie » (9e de 12). Anomales. Inv. Jean Tavilski, prof. de biologie à l'Université Paris VII. Prod. Radio France.

17h30 L'Air du soir
Anim. Danielle Charbonneau.

19h00 Musique de chambre et Concerts européens
Saison de l'ORF - Festival Berg-Berio 1985. Ens. vocal Electric Phoenix et Orch. symph. de l'ORF, dir. Luciano Berio; Sabine Meyer, clar.; Concerto, K. 622 (Mozart); Sinfonia pour huit voix et orch. (Berio); Studio Neuer Musik. Orch. symph. du Conservatoire de Vienne, dir. Luciano Berio; Sara Stowe, Heidi Eisenberg et Jutta Geister, mezzos; « Requies » pour orch. et « Folk Songs » - transcriptions pour mezzo et orch. (Berio); « Serenata per un satellite » (Maderna). Anim. Michel Keable.

21h30 La Feuilleton
Histoires insolites et contes cruels: l'inconnue. Prod. Radio France.

22h00 Littératures
« Situations de la modernité » (12e de 20). Inv. J.M. Tjibba, anthropologue et président du Front de libération national Kanak socialiste. Rech. et int. Jean Larose.

22h30 Questions de notre temps
« Architectes et designers » (7e de 10). Inv. Adrian Sheppard, architecte et professeur. Anim. Jacques Polch-Ribas.

23h00 Jazz-soliloque
« Shirley »; Max Roach; « A Foggy Day »; Dinah Washington; « See See Rider »; Jimmy Witherspoon/Ben Webster; « Blue Spring Shuffle »; Kenny Dorham; « Early Autumn »; Ran Blake; « Maps »; Curtis Fuller; « Yesterday »; Tete Montoliu. Anim. Gilles Archambault.

Vendredi 21 novembre 1986

0h00 Musiques de nuit
Anim. Pierre-Olivier Désilets.

5h55 Méditation
« Dieu absent, l'âme absente, que c'est triste » (Francis Jammes).

6h00 Les Notes Inégales
Ire h.: Introduction et allegro pour cordes, op. 47 (Elgar); « Laudate Ceciliam » (Purcell); Fantasia (Romero); Concerto grosso, op. 6 no 5 (Corelli); 2e h.: Quatuor à cordes, op. 6 no 1 (Boccherini); Mazurka, op. 16 (Doppler); « Malaguena » (Sarasate); « Rondo villageois » (Pépin); Concerto pour hautbois et cordes, R. 463 (Vivaldi); 3e h.: « Musical Toast » (Bernstein); Symphonie no 4 (Frédéric II de Prusse); Valse, op. 64 nos 1 et 3 (Chopin/Godowsky); 5 Danses espagnoles (Sanz); Extr. Concerto grosso (Papi-neau-Couture); Concerto grosso, op. 7 no 3 (Gemini); Anim. Francine Moreau.

9h00 Musique en fête
« Avec Maryvonne Kendergi » (8e de 13); Entretien avec Benjamin Britten (1913-1976) et Peter Pears (1910-1986). Anim. René Larochelle.

11h30 Orchestre de chambre de Québec
Dir. Bernard Labadie; Philippe Magan, hrb.; Concerto, R. 147 (Vivaldi); Divertimento pour orch. à cordes, K. 157 (Mozart).

12h00 Présent-musique
Anim. André Vigant.

13h00 Au gré de la fantaisie
Véronique Roch, journaliste, vient nous présenter la musique qu'elle aime. Anim. Gilles Dupuis.

16h00 Libre parcours
Chronique de cinéma avec Richard Gay. Anim. Gilles Archambault.

16h30 Le Pouvoir des mots

LE DEVOIR CULTUREL

JEAN PAPINEAU-COUTURE

■ Soixante-dix ans et toutes ses notes

JEAN PHILIPPE BEAUDIN

FIGURE MARQUANTE de la musique canadienne, le compositeur Jean Papineau-Couture célébrait, le 12 novembre, son 70^e anniversaire de naissance.

Deux principes ont guidé Jean Papineau-Couture, au cours de sa longue et fructueuse carrière. Le premier touche à son art : « La composition est une vocation » ; le second relève de ses activités de musicien : « œuvrer à la reconnaissance et à l'avancement de la musique canadienne ».

Jean Papineau-Couture est né en

1916. Il est le petit-fils du célèbre compositeur, chef de chœur et pédagogue Guillaume Couture et de Mercedes Papineau, petite-nièce du renommé homme politique Louis-Joseph Papineau. On se rappelle que Guillaume Couture (1851-1915) avait fait une brillante carrière en France avant de revenir au Québec où il se heurta à l'incompréhension, voire à l'hostilité, de ses contemporains. C'est sans doute ce qui explique que Guillaume Couture n'ait jamais autorisé ses fils à entreprendre une carrière musicale. L'un d'eux, Armand, père de Jean, se fit donc chimiste. Mais c'est avec sa mère, Marie-Anne Dostaler, que Jean Papineau-

Couture a été initié à la musique, par le biais du piano. Entre 1927 et 1939, il suivit les cours de Françoise d'Amour avec qui — phénomène tout à fait exceptionnel pour l'époque — il explora le répertoire contemporain. Aux oeuvres de Bach, de Mendelssohn et de Schumann s'ajoutèrent celles de Debussy, de Ravel, de Milhaud de Honegger, de Poulenc et de Fauré.

À l'enseignement de Françoise d'Amour succéda (1939-1940) celui du réputé Léo-Pol Morin, « pianiste remarquable, homme extrêmement cultivé qui approchait les problèmes de ses élèves avec intelligence et compréhension », dira Papineau-

Couture.

En 1940, Papineau-Couture décide d'aller parfaire sa formation musicale aux États-Unis, à Boston, où enseignait Nadia Boulanger. Au mois de septembre de cette année-là, LE DEVOIR annonçait l'octroi d'une bourse de composition par le gouvernement du Québec « au jeune et prometteur musicien ».

Déçu de ne pas y trouver Nadia Boulanger, momentanément retournée en France, il s'inscrivit au *New England Conservatory of Music*. Un an lui suffit pour obtenir un baccalauréat en musique. De 1941 à 1943, Papineau-Couture réalisait enfin un désir qui lui était cher. À la *Longy School of Music* de Cambridge, il entra dans la classe de Nadia Boulanger, qui l'amène « à suivre de très près l'école de Stravinsky dans toutes ses ramifications, tous ses débordements et toutes ses impasses ».

On a beaucoup discuté de l'in-

fluence de Stravinsky dans la musique de Papineau-Couture. Au cours d'une entrevue au DEVOIR, il avoue qu'en fait, ce sont beaucoup plus les écrits que l'oeuvre du génie russe qui l'ont marqué. Il cite la publication de la *Poétique musicale*, ouvrage peu connu de Stravinsky qui définit ainsi la création musicale : « (Ce) n'est autre chose qu'un phénomène de spéculation. Cette expression n'a rien qui doive nous effrayer. Elle suppose simplement, à la base de la création musicale, une recherche préalable, une volonté qui se meut d'abord dans l'abstrait en vue de donner forme à une matière concrète. Les éléments que vise nécessairement cette spéculation sont les éléments du son et du temps. La musique est inimaginable en dehors de ces deux éléments ».

En 1943, le gouvernement du Qué-

Suite à la page C-10

Jean Papineau-Couture.

CHRISTINE OCKRENT . . . dans le secret des reines

Suite de la page C-1

secrets français, un dénommé Alexandre de Marenches ?

« La reine Christine, répond-elle avec un sourire narquois. Ça me fait toujours penser à Garbo. C'est très flatteur . . . » C'est tout ce que Christine Ockrent dira sur le sujet. Elle s'allume un petit cigare, avec le geste nonchalant de Nicole Garcia dans *Le Quatrième Pouvoir*. Elle sourit, petit sourire glacial d'une femme qui déteste se livrer. Comme tous les professionnels de l'entrevue, Christine Ockrent n'aime visiblement pas se retrouver de l'autre côté du micro. Elle se garde bien de l'avouer, mais sa façon de patiner, de prendre mille détours entre deux sourires énigmatiques, est révélatrice. Christine Ockrent se prête à l'exercice parce qu'il est nécessaire, mais elle connaît trop le métier pour ne pas s'en méfier.

À sa méfiance s'ajoute une sorte de flottement, celui d'être en territoire culturel étranger, privée de ses repères habituels et de la certitude qu'elle parle la même langue que nous.

L'information est sa raison d'être, plus que sa drogue. Christine Ockrent n'est pas le genre de femme à s'intoxiquer au point de ne plus y voir clair. Sa démission d'Antenne 2 sur une question de principes (elle perdait le contrôle rédactionnel) indique ses priorités. C'est une femme qui tient tête à ceux qui veulent réduire sa marge de manoeuvre. Ce qui est étonnant, c'est qu'elle ait pu exercer un tel contrôle sur l'information dans une société foncièrement macho où l'égalité est une théorie que le pouvoir évite de mettre en pratique.

« Cela prouve, dit-elle avec ironie, que la France est une société moins rétrograde et conventionnelle qu'il n'y paraît. À ce propos, j'attends encore qu'une femme soit *anchor-woman* aux téléjournaux américains ».

Christine Ockrent ne défend pas le journalisme à la française, mais elle ne le dénonce pas non plus. Qu'il n'y ait jamais eu de Watergate ne l'indispose guère. « Nous avons eu les diamants de Bokassa, l'affaire Greenpeace et, récemment, l'affaire Abdallah. Les choses changent : les présidents ne téléphonent plus pour savoir ce qui passe au téléjournal. Il faut comprendre que, historiquement, notre presse est partisane et polémique. L'éditorial l'intéresse plus que l'information factuelle. Cette presse s'inscrit dans un pays catholique qui a le culte du secret, des convenances, du respect des pouvoirs. Il n'y a pas si longtemps, on mettait deux minutes et demie à poser une question avec des "Monsieur le ministre, je vous remercie de bien vouloir répondre à la question que je vais peut-être oser vous poser si vous avez l'indulgence . . ." Vous voyez le genre ! »

Pour ses débuts dans le monde écrit, Christine Ockrent a choisi l'entretien plutôt que la fiction, l'essai ou l'enquête. Elle a également choisi d'interroger un personnage singulier, Alexandre de Marenches, issu d'un monde, les services secrets, qui est peu connu. Pourquoi ? La question est naïve. Pour une vedette de l'information comme Christine Ockrent, qui peut rencontrer et faire parler n'importe qui, y compris le président de la République, il ne reste pas grand défi. L'ultime, c'est de faire parler quelqu'un qui ne parle jamais, qu'on voit nulle part et qui exerce

une influence et un pouvoir certains. Alexandre de Marenches, directeur pendant 11 ans des services secrets français, était tout indiqué pour les circonstances.

L'entretien de 335 pages, intitulé *Dans le secret des princes*, réalisé sur une période de 15 mois, est un modèle de discrétion. Christine Ockrent y a délibérément gommé la plupart de ses questions. Celles qui restent sont un modèle de retenue. Ockrent n'appartient pas à la même famille qu'Orlana Falacci. Elle refuse de se mettre en scène, comme elle refuse d'attaquer et de provoquer son interlocuteur. Sa méthode est douce. De Marenches n'en finit plus de patiner, de cabotiner, de sentimentaliser sur le monde libre, la liberté, la démocratie. Ockrent le laisse parler. C'est entre les lignes qu'il faut lire son livre, soutient-elle.

« Il s'agissait, au départ, de faire parler quelqu'un qui n'a jamais parlé. C'est une démarche purement journalistique. Je me suis effacée, c'est vrai, c'est le rôle du journaliste. Je ne suis pas florentine comme Falacci. Ses entretiens sont conçus pour les magazines. La mise en scène, la dramaturgie entre elle et l'interviewé sont capitales. À partir du moment où il s'agit d'un livre, d'un travail plus long qui implique entre les deux protagonistes une forme de complicité, on ne peut pas être à couteaux tirés pendant 15 mois, sinon cela fait un livre rempli de silences. Évidemment, de Marenches dit bien ce qu'il veut dire, il faut être naïf ou hypocrite pour prétendre confesser quelqu'un comme lui. Il a accepté le principe du dialogue mais il était entendu, au départ, qu'il n'allait pas du jour au lendemain mettre sur la table tous ses secrets d'État, c'eût été contraire à son éthique. Des livres à sensation, écrits par des gens qui ont des comptes à régler, il y en a tous les jours. En général, ils ont d'autant plus de comptes à régler que leurs responsabilités ont été peu importantes. Des gens comme de Marenches ont une autre approche. Avec plus ou moins de vanité et de mégalomanie, ils ont envie de livrer à leurs contemporains leur vision du monde. »

Si Christine Ockrent a choisi de Marenches, c'est surtout parce qu'ils exercent, dans des mondes opposés, le même métier. Les deux sont des professionnels, du renseignement chez de Marenches, de l'information chez Ockrent. Or celle qui croyait tout savoir s'est rendu compte

qu'elle ne savait pas grand-chose. « De Marenches attache la plus grande importance à des faits qui, pour nous, journalistes, passent complètement inaperçus. Inversement, nous consacrons cinq colonnes à la Une pour un événement qui, à ses yeux, ne compte pas. Ce sont deux mondes antinomiques », Ockrent demande, d'ailleurs, à Marenches, pendant l'entretien, s'il lui est arrivé de retrouver dans la presse des propos qui le gênaient ? « Jamais », répond-il. « Vous est-il arrivé de vous servir de la presse ? » « Si on changeait de sujet », répond-il.

Christine Ockrent n'est pas aussi secrète que de Marenches. Elle sait toutefois changer de sujet. La télévision reste sa grande passion. « La télévision reflète l'état des mœurs d'un pays. On a la télévision qu'on mérite. Moi, c'est mon métier. À Antenne 2, j'avais la grande chance de contrôler le contenu éditorial. J'étais à la fois présentateur et rédacteur en chef ; c'est quand on a voulu m'enlever mes prérogatives de rédacteur

en chef que j'ai démissionné, ça ne rimait à rien de continuer à sourire et à maintenir les apparences sans avoir le contrôle. Je ne le regrette pas, mon regard aujourd'hui est parfaitement serein. Il faut savoir s'arrêter et ne pas devenir inconscient ni fou. La télévision rend fou. Il est important de garder un certain nombre d'idées simples sur ce que l'on fait et pourquoi on le fait, sur la fonction qu'on remplit et dont on n'est pas propriétaire. Il faut aussi savoir changer de rythme et ne pas devenir prisonnier d'un personnage, d'un

rôle, d'une caricature façonnée par le regard d'autrui. Le monde des images est fugace, superficiel mais il est fort. On est chez les gens tous les jours, on devient des créatures familières et, en même temps, on reste de parfaits inconnus. Le danger, c'est d'y croire ».

Vous y avez cru ? « Non, puisque je n'y suis plus », répond Christine Ockrent, presque trop rapidement. La bobine du magnétophone cesse de tourner. Ockrent y voit un signe du destin. Le signe que l'exercice est terminé.

OFFRE SPECIALE

En achetant les deux volumes de *Musique pour piano* Vous recevrez un enregistrement à titre gracieux contenant plusieurs des pièces de la série interprétées par la rédactrice

Valeur de 80\$ pour seulement 59,95\$

Aussi disponible des extraits de musique en feuilles.

Faire votre demande de catalogue à

Société pour le patrimoine musical canadien
2660 Southvale Cr., suite 111
Ottawa, Ontario K1B 4W5 Canada
(613) 526-4684/4685

LE THÉÂTRE DE LA NOUVELLE LUNE

PRÉSENTE

de F.X. Kroetz
CONCERT À LA CARTE
de G. Foissy
L'ENFANT MORT SUR LE TROTTOIR

du 8 au 23 novembre 86 relâche les lundis, mardis, mercredis
Tessa Goulet, France Arbour, Odette Guimond, Anaïs Goulet

Centre du Mouvement Créatif
878 ave. Querbes, Outremont (au nord de Van Horne)

Métro Rosemont, autobus 161
Métro Place des Arts, autobus 80

20 h 30

Rés.: 277-8320

Orchestre Métropolitain

SÉRIE CLASSIQUE
Agnes Grossmann

Directrice musicale

JACQUES BEAUDRY
Chef invité

FRANÇOIS MOREL
Esquisse, op. 1
LUDWIG VAN BEETHOVEN
Concerto no. 5 pour piano:
«Empereur»
LUDWIG VAN BEETHOVEN
Symphonie no. 3: «Eroica»

PIERRE JASMIN
Pianiste

Dimanche, 16 novembre, 1986-20h00

Abonnements et renseignements: 282-9565

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Réservations téléphoniques:
514 842-2112. Frais de service
Redevance de 15\$ sur tout billet de plus de 75\$

LES CONCERTS GALA

mardi, mercredi,
25, 26 novembre 20 h

GRZEGORZ NOWAK, chef
ALEXANDER TORADZE, piano

Lutoslawski Concerto pour Orchestre
Liszt Concerto pour piano no 2
Dvořák Symphonie no 8

Commanditaires:
le 25, Banque Canadienne Impériale
de Commerce
le 26, Texaco Canada Inc.

Billets: 26\$, 19\$, 13\$, 10\$

Si disponibles, 100 billets seront vendus
à 6\$, une heure avant le concert.

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

CHARLES DUTOIT

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Réservations: 514 842-2112 (Ligne de service)
Réouverture le 15 novembre à 19 h
et tous les jours de 10 h à 19 h

Université de Montréal
Services aux étudiants
Service d'animation culturelle

LE DEVOIR
ciel 98.3 MF

présentent

Graeme Allwright
chante Allwright
Cohen
Brassens

du 20 au 22 novembre et
du 25 au 29 novembre, à 20:00

au Centre d'essai de l'Université de Montréal
2332, boulevard Édouard-Montpetit
(métro Snowdon ou Laurier, autobus 51)

billets: 14\$ grand public
12\$ étudiants de l'U. de M.

réservations: 343-7682

Les billets de la série Chanson française sont en vente au
Service d'animation culturelle de l'Université de Montréal
et à la librairie Flammarion, 4380, rue St-Denis (métro
Mont-Royal)

le clavier d'autrefois
présente

Dom André LABERGE O.S.B.
oeuvres de J.-S. Bach, Dagincour,
Forqueray et Duphly

le dimanche 23 novembre, 16h
à la chapelle du Grand Séminaire
2065 ouest, rue Sherbrooke
(métro Guy ou autobus 24)

billets: 12\$; 8\$ étudiants et 65 ans +
disponibles chez Lettre-Son, Archambault (+ frais) et Ticketron (+ frais)

renseignements et réservations: 282-2069

APRÈS MISS KALABASH.
L'ALBUM LE PLUS REMARQUÉ DE LA RENTRÉE
VOICI ENFIN

JIM CORCÓRAN
ET LE KALABASH BAND

POUR LA PREMIÈRE FOIS
SUR SCÈNE À MONTRÉAL

VENDEDI 5 DÉCEMBRE, 20h30

UN PRODUCTION SPECTRA

Groupement du Québec
Ministère des Affaires culturelles

LE DEVOIR CULTUREL



HUMEURS

NATHALIE PETROWSKI

VOUS NE la connaissez probablement pas de nom : elle s'appelle Sandra Dorion. Vous connaissez, par contre, sa permanence de 14 étages, vue lors du gala de l'Adisq, alors qu'elle et son groupe, Nuance, recevaient le « Félix » de la révélation de l'année.

Sandra Dorion s'est amenée sur scène avec son groupe, sa permanente et son français cassé de l'Ou-taouais. C'est elle qui a déclaré qu'il ne fallait pas avoir peur de chanter en français. J'ai sauté. Encore faut-il « savoir » parler français, ai-je marmonné, prête à sauter sur la télé pour la faire taire, elle, Sandra Dorion, qui parle la langue de Molière comme une vache espagnole jetée dans le canal Rideau.

Pour tout vous dire, je déteste

activement Sandra Dorion depuis cet été. Elle ne le sait pas. Ce n'est d'ailleurs pas elle que je déteste : je ne la connais pas. Je ne lui ai jamais parlé, ni en personne ni au téléphone ni par télépathie. J'imagine que c'est une chic fille qui essaie de gagner sa vie comme tout le monde et qui a choisi comme destinée le monde vain du vinyle.

Non, ce n'est pas elle que je déteste, ni même le groupe Nuance dans lequel elle sévit comme chanteuse. Mon hostilité, du reste injustifiée puisque je suis probablement la seule au Québec, Hull compris, à entretenir de tels sentiments à son endroit, a jailli cet été alors que j'étais en voiture, une main sur le volant et l'autre sur la roulette russe de la radio. J'ai syntonisé CKOI, comme je le fais quand le

sort du monde me désespère au point où j'ai envie de m'abriter à coup de musique en canne enveloppée par la voix empoisonnée d'un animateur qui gagnerait à refaire sa septième année.

L'injection du poison par petites doses a, en général, un effet bénéfique sur mon désespoir. J'y trouve une forme de salut et un regain de combativité.

Ce jour-là, je tombais bien. Sandra Dorion chantait à tue-tête sur les ondes de CKOI. La dose faillit être fatale. Chanter, dans le cas de Sandra Dorion, est un bien grand mot. Japper, gémir, glapir et peut-être même vomir seraient des termes plus appropriés. Une substance informe et gélatineuse en guise d'accent sortait de sa bouche pour former des embryons de mots boiteux, anglicismes de tout acabit, tournures mal tournées, expressions sans queue ni tête.

La chanson s'appelait et s'appelle toujours *Vivre dans la nuit*. Sandra Dorion y distille une poésie de fond de poubelle, où « assise dans une chaise » rime avec « faut

Le crime de Sandra Dorion

qu'j'me déniaise ». L'action se situe à quatre heures du « maaatin » avec le *chum* qui dort dans la chambre d'à côté et la fille qui a peur « qu'y oublie parce que vivre dans la nuit c'est son gagne-pain, c'est son destin ».

La première fois que j'ai entendu *Vivre dans la nuit*, je n'ai rien compris au charabia. Où voulait-elle en venir avec ses quatre heures du matin bramées au profit d'un quelconque original de la Gatineau ? La deuxième fois, j'ai tout compris. À savoir que cette chanson ne tenait pas debout. N'aurait été d'une mélodie sirupeuse à souhait, mais fort efficace, *Vivre dans la nuit* ferait pâlir de honte le jour qui se lève sur le lac Ontario.

À l'époque, la chanson commençait sa lente ascension vers les palmarès, et moi, vers mon calvaire. Avec un peu de chance, je pouvais passer quelques jours sans l'entendre et jouir pleinement de mon sur-sis. Depuis quelque temps, toutefois, je ne peux pas passer une heure tranquille dans ma voiture sans être brutalement ramenée six

piers sous terre par Sandra Dorion qui pollue impunément les ondes non seulement de CKOI, mais de CHOM, CJFM, CJMS et les autres.

Encore une fois, je le répète, ce n'est pas Sandra Dorion, l'être humain, que je déteste, mais plutôt Sandra Dorion produit typique d'un ramollissement navrant de la langue française. Sous l'empire sans bon sens de Sandra Dorion, la langue française n'est plus qu'une triste passoire, traversée par les courants insidieux d'une autre langue qui, de jour en jour, gagne du terrain, s'immiscant dans la musicalité même des accents pour les pervertir en autant de borborygmes dont on ne sait plus de quelle planète ni de quelle culture ils se réclament.

Ce qui me dérange, ce n'est pas que cette chanson existe, mais qu'elle tourne *ad nauseam* à la radio comme un marteau-pilon qui s'enfoncent de plus en plus profondément dans nos oreilles. Claude Ryan a beau dire que personne n'est mort d'avoir appris trop jeune une langue seconde, Sandra Dorion

est en train de tuer à petit feu la langue première.

Elle le fait sans l'élégance d'un Michel Tremblay ni le dérapage contrôlé de Plume ou de Gerry Boulet. Elle le fait avec un accent bâtarde, dans la débauche des structures grammaticales, avec des mots et des images d'une pauvreté aussi hideuse qu'absolue.

La semaine dernière, Sandra Dorion récidivait avec des messages enregistrés gracieusement pour la semaine de la prévention du crime. Sans instrument, cette fois, sauf le rouleau compresseur de ses « r », on pouvait l'entendre déclarer à la radio : « Tu sais, la violence, c'est un gros problème. Il serait peut-être temps de faire quelque chose pour rendre notre monde moins violent, la nuit comme le jour. » Je n'ai pas appelé Sandra Dorion pour lui dire que la pire violence est peut-être verbale. J'ai fermé la radio.

C'est plus fort que moi, Sandra Dorion a beau appuyer la prévention du crime et tout ce qu'elle veut, à chaque fois que je l'entends chanter, j'ai le goût de tuer.

Marie Cardinal

Suite de la page C-4

cherche à se dégager des dieux pour prendre en main sa propre destinée, au cours d'une période de bouleversements pendant laquelle ont été établis les fondements de la Cité grecque, la *Médée* d'Euripide repose sur la confrontation entre deux justices, celle des dieux et celle des hommes. Comme l'a écrit Pasolini, qui a porté *Médée* à l'écran avec Maria Callas, « Médée, c'est la confrontation de l'univers archaïque, hiératique, cléréal et du monde de Jason, monde au contraire rationnel et pragmatique... Confronté à l'autre civilisation, à la race de "l'esprit", il déclenche une épouvantable tragédie. Tout le drame repose sur cette opposition entre deux "cultures" ».

En effet, la tragédie de *Médée* est dans la confrontation inéluctable de deux plans inséparables : l'*ethos* (l'éthique, la règle) et le *daimon* (le « démon » : cette puissance religieuse agissant à travers le personnage) ou, en d'autres termes, l'ordre et la raison d'État confrontés à une religiosité mythique. Comme Antigone, qui voulait donner une sépulture à son frère même si la loi l'interdisait, Médée choisit les rites du passé plutôt que de respecter les règles de la Cité nouvelle, personnifiée par Créon. Ainsi, les spectateurs du Ve siècle av. J.-C. rencontraient, à travers le personnage de Médée, une autre réalité, celle, an-historique, du mythe et des forces irrationnelles. À la loi écrite des hommes et de la Cité, à la justice sociale, celle du groupe dans son ensemble (*dike*), Médée va opposer la loi jurée du mythe, une psychologie soumise aux forces obscures. Elle va implorer Thémis, déesse des droits familiaux.

Dans ce contexte, Médée apparaît comme une barbare, une étrangère, une non-grecque, un peu magicienne de surcroît, qui invoque les puissances de la terre, celles de la femme. En cette ère de rationalisation, alors que la philosophie supprime la tragédie, que le droit et la Cité (institutions sociales, conduites et pensées politiques) refoulent l'univers spirituel de la religion (rites, mythes, représentations figurées du divin), la tragédie de Médée met en question la réalité sociale (divisée, déchirée, problématique), porte sur la scène ce conflit de valeurs, cette tension insoutenable entre les traditions mythiques du passé et les formes nouvelles de pensée juridique et politique.

La tragédie place toujours les individus au carrefour d'un choix qui les engage tout entier. Euripide, grand réformateur, démocrate souvent ridiculisé (il faut voir, par exemple, comment Eschyle le condamne dans *Les Grenouilles* d'Aristophane), ne pouvait plus reconnaître aux dieux le rôle prépondérant qu'Eschyle leur conférait dans la conduite des affaires humaines mais il a éclairé la confrontation entre les deux systèmes symboliques que représentent Médée et Jason avec une intelligence exceptionnelle. Contrairement à Sénèque, dont la *Médée* est constituée de très longues tirades, Euripide permet une réelle circulation de la parole entre les personna-

ges, entre ceux-ci et le chœur des femmes. Il a écrit une tragédie lourde de connotations sociales, juridiques, etc.

Toute la substance de ce texte, qui met en scène le rapport tragique d'une femme au monde et aux dieux, est présente dans la traduction qu'en a faite Marie Cardinal et qui sera présentée, dès mardi, sur la scène du TNM, avec la comédienne Sophie Clément dans le rôle titre.

Avec d'autres mots, avec une syntaxe différente, Médée, l'exilée de partout, la Méditerranéenne fidèle à ses instincts et à sa nature, parlant le langage noble et vil des femmes de la terre et de la mer. Les voix féminines de la nourrice, du chœur et de Médée se rejoindront pour parler de « l'amputation de la terre », du « terrible deuil des racines », pour vaincre le silence et la culpabilité et défendre violemment une justice qui ne les méprise pas.

Car, si Médée est un personnage historique et un objet culturel, pour Marie Cardinal, elle est, surtout, une femme.

Jean Papineau-Couture

Suite de la page C-9

bec ne renouvelle pas la bourse et ce, malgré les recommandations de Nadia Boulanger. Le musicien revient à Montréal où il enseigne le piano au collège Jean-de-Brébeuf.

Le 15 juin 1944, Jean Papineau-Couture épouse Isabelle Baudoin. Peu après, le couple allait rejoindre Nadia Boulanger aux États-Unis. Celle-ci, qui avait estimé que Papineau-Couture « était sur le point d'acquiescer une technique musicale complète », lui avait trouvé un mécène en la personne de l'Américain Arthur Sachs. Pendant près d'un an, Papineau-Couture aura à nouveau l'occasion de bénéficier de l'enseignement de celle qui fut sans contredit l'une des plus éminentes pédagogues du 20^e siècle. Stravinsky se joignait souvent au petit cercle d'amis qui entouraient Nadia Boulanger. En 1972, dans *Les Cahiers canadiens de la musique*, Jean et Isabelle Papineau-Couture publient leurs « Souvenirs » du maître russe, qui témoignent « de la qualité de ses amitiés et de sa délicatesse ».

1945 marque un tournant dans la vie de Papineau-Couture. Ils reviennent s'établir à Montréal, où Jean entreprend de poursuivre l'œuvre de son grand-père, Guillaume Couture : composer, enseigner, organiser une vie musicale de qualité. Commence alors une fructueuse carrière qui allait le projeter au premier rang de la scène musicale canadienne.

À titre de pédagogue, il enseigne au Conservatoire de musique de Montréal (1946-1952) puis à la faculté de musique de l'Université de Montréal (1951-1984) où il fut professeur, secrétaire, vice-doyen et doyen. Son action militante le mena à oeuvrer au sein d'organismes comme les Jeunesses musicales du Canada, le Conseil canadien de la musique, le Conseil des arts du Canada, la Ligue canadienne des compositeurs. Il participe à la fondation du Centre de musique canadienne (1958) et de la Société de musique contemporaine du

Québec (1966).

L'œuvre de Jean Papineau-Couture se prête mal à une division en périodes ou « cycles ». Sa démarche a été continue. Elle a évolué par étapes qui illustrent les diverses facettes d'un art toujours renouvelé. S'il a, dès le début, rejeté les caractéristiques des compositeurs romantiques, ce fut pour parvenir à se doter d'un langage qui soit bien de son siècle, d'une écriture à la fois vivante et personnelle dans laquelle l'invention est admirablement servie par un métier solidement acquis.

Car, pour Papineau-Couture, c'est le métier qu'il faut d'abord maîtriser si l'on veut entreprendre une carrière musicale. « On ne saurait se permettre de tergiverser longtemps sur une énigme à résoudre. La pratique quotidienne de la musique nous permet d'apporter plusieurs solutions satisfaisantes à un problème donné », confie-t-il.

Parce qu'il a souvent parlé de la musique comme d'une science — Papineau-Couture a été le premier musicien, au Québec, à structurer et à donner un cours d'acoustique — on lui a reproché un cérébralisme par trop intellectuel, parfois même une certaine sécheresse de ton. Le lyrisme fuse pourtant dans un bon nombre d'œuvres (*Églogues*, *Paysage*, *Chanson de Rahit*) quoiqu'il se fasse parfois quasi désincarné, un peu à la manière des poètes qu'il a mis en musique (Villon, Rina Lasnier, Saint-Denis Garneau).

Le catalogue des œuvres de Jean Papineau-Couture comporte une soixantaine d'œuvres. Toutes reflètent son amour du son. Car c'est bien l'amour du son qui a toujours motivé son ardeur à créer. À 70 ans, il est plus enthousiaste que jamais quand il parle de sa musique.

MTL : le haut de gamme... sans luxe

ANGÈLE DAGENAI

UNE AUTRE revue « haut de gamme » qui s'abreuve goulument auprès d'anciens ou d'actuels collaborateurs du DEVOIR (une bonne dizaine déjà), à commencer par son rédacteur en chef, Mario Pelletier, qui a rédigé pendant plusieurs années des chroniques littéraires pour le cahier culturel et dirigé le secteur des arts de ce journal en 1983-84...

Cette nouvelle revue, c'est un mensuel intitulé *MTL Montréal*, qui paraîtra dix fois par année et qui est en kiosque depuis hier, bilingue mais à 70 % de contenu français, et financée par les Publications Canam, limitée. Cette société, présidée par Douglas Cook, possède aussi *Montreal en ville*, distribué dans tous les hôtels, et *VidéoCom*, revue professionnelle.

MTL Montréal est en gestation depuis deux ans, explique la rédactrice adjointe, Dianna Carr (autrefois de *Montreal Calendar/Montréal ce mois-ci*). Dans ce premier numéro, « pilote » en quelque sorte car le suivant ne paraîtra que le 14 février, on trouve beaucoup de petites chroniques, deux grands articles de fond — peut-être trop grands — l'un en français sur les dangers du pont Jacques-Cartier, l'autre en anglais sur les performances de l'administration de la justice à Montréal, de très belles photos noir et blanc et couleurs et, comme tout magazine qui se res-

pecte, des chroniques spécialisées sur le cinéma, le théâtre, les livres, la musique, les variétés, les beaux-arts, etc.

La « pub » semble intéressée, voire séduite, par ce nouveau produit mais on sent une certaine confusion parfois entre les contenus éditorial et publicitaire de cette revue, résultant peut-être du montage un peu spécial de ce nouveau magazine. Le directeur artistique de la revue est Francis Tremblay et les membres de la famille Dawe — James, Sharon et Geoffrey — sont aux postes clés d'éditeur, chef de la publicité nationale (Québec) et des comptes nationaux (Toronto)...

Dianna Carr ne semble pas douter de la longévité de la revue. On en a vu tellement d'autres ne jamais décoller ou tenir trois ou quatre numéros ! Nos bailleurs de fonds ont des moyens, du cran et les reins solides, n'en doutez pas un instant. Nous travaillons dans le long terme.

Pour obtenir éventuellement 50.000 abonnés, le mensuel sera distribué, ce mois-ci, dans 70.000 foyers du grand Montréal, explique-t-on, en plus d'être disponible en kiosque (10.000 exemplaires). Le public visé ne sera pas seulement celui dont les revenus sont considérés « haut de gamme » — certains résidents d'Ou-tremont, Westmount, Hampstead, etc. — mais aussi ceux qui, selon un marketing savant, sont réputés avoir une vie culturelle et sociale intense...

(VEDETTE DE "3 HOMMES ET UN COUFFIN")

ROLAND GIRAUD

CLÉMENTINE CELARIÉ
et
PIERRE JOLIVET

ZABOU

LE COMPLEXE DU KANGOUROU

ou

LE DESIR D'ÊTRE PAPA

BERRI

ST-DENIS - STE-CATHERINE 288-2115

1:15, 3:15, 5:15, 7:15, 9:15

On ne sait jamais auprès de quelle femme on vit...

PRIMA FILM PRÉSENTE

PHILIPPE NOIRET
CLEMENTINE CELARIÉ
JACQUES BONNAFFÉ

LA FEMME SECRÈTE

COMPLEXE DESJARDINS

1:30, 3:30, 5:30, 7:30, 9:30

BASILAIRE 1 288-3141

Une histoire vraie.

SALVADOR

1:45, 4:15, 7:00, 9:30

COMPLEXE DESJARDINS

BASILAIRE 1 288-3141

VOICI LE DERNIER FILM DE LILIANA CAVANI

REALISATEUR DE LA PEAU ET DE PORTIER DE NUIT

UNE HISTOIRE D'AMOUR ET DE TRAHISON

Version 7:00, 9:15, 11:00, 1:30, 3:30, 5:30, 7:30, 9:30

LE DAUPHIN

BEAUBIEN PRÈS D'IVERVILLE 721-6060

"MELANÇON GAGNE LES ADULTES ET DOUBLE LES ENTRÉES DE 'LA GUERRE DES TUQUES'"

"UN FILM TOUCHANT... LES ADULTES L'AIMERONT AUTANT SINON PLUS QUE LES ENFANTS."

— Francine Grimaldi, CBF Bonjour

"POUR LA PREMIÈRE FOIS, MELANÇON A DÉVELOPPÉ DES PERSONNES ADULTES DANS UN FILM POUR TOUTE LA FAMILLE."

— Richard Gay, LE GRAND CARROUSEL

Grand Prix du Public FESTIVAL ROUYN-NORANDA 1986

"POUR CEUX, GRANDS ET PETITS, QUI ONT LE COEUR À RIRE ET À PLEURER."

— Franco Nuovo, JOURNAL DE MONTRÉAL

"NI LE JEUNE PUBLIC, NI LES PLUS VIEUX N'Y PERDENT AU CHANGÉ."

— Luc Perreault, LA PRESSE

BACH et bottine

ANDRÉ MELANÇON

produit par ROCK DEMERS

avec MAHÉE PIAEMENT - RAYMOND LEGAULT - HARRY MARCIANO - FRANCE AROUR et ANDRÉ PELLETIER dans le rôle de Béatrice. Idée originale BERNADETTE RENAUD. Scénario et dialogues BERNADETTE RENAUD et ANDRÉ MELANÇON. Productrice déléguée ANN BURKE

la presse

BERRI CRÉMAZIE

ST-DENIS - STE-CATHERINE 288-2115 ST-DENIS - CRÉMAZIE 388-4210

CARREFOUR LAVAL JEAN-TALON LONGUEUIL

2330 AUT. DES LAURENTIDES 688-3884 2 RUES À L'EST DE PIA-1 725-7000 PLACE LONGUEUIL 679-7451

PARADIS MASKA ST-JÉRÔME

8215 RUE HOCHÉLAGA 354-3110 ST-HYACINTHE 774-2370 CARREFOUR DU NORD 436-5844

"du Chabrol à son meilleur, brillamment pervers, efficace et remarquablement interprété."

— Minou Petrowski — Les belles Heures

"un film policier totalement réussi: rapide, euphorique et méchant."

— Serge Dany — LIBÉRATION

Inspecteur LAVARDIN

JEAN-CLAUDE BRIALY • BERNADETTE LAFONT • JEAN-LUC BIDEAU

12:45, 3:00, 5:15, 7:30, 9:45

BERRI

ST-DENIS - STE-CATHERINE 288-2115

★★★★½

"Le plus beau film du festival."

— RICHARD GAY, Bon Dimanche

1:30, 3:30, 5:30, 7:30, 9:30

BERRI

ST-DENIS - STE-CATHERINE 288-2115

un film de ERIC ROHMER

LE RAYON VERT

1:45, 3:45, 5:45, 7:45, 9:45

COMPLEXE DESJARDINS

BASILAIRE 1 288-3141

PAUL HEBERT

Le Dernier Havre

Un film de DENYSE BENOIT

LE DAUPHIN

BEAUBIEN PRÈS D'IVERVILLE 721-6060

LES FILMS DU CRÉPUSCULE INTERNATIONAL présente

Sélection danono Oscar 87 du meilleur film étranger à Hollywood

MANDEN I MANEN

L'HOMME DANS LA LUNE

un film de ENRIK CHAUSEN

L'AUTRE CINÉMA